Acquired with the assistance of the

Sophia Augusta Brown

Fund

JOHN CARTER BROWN LIBRARY

VOYAGE
AU
JARDIN DES PLANTES.

Se vend, à PARIS,

Chez GUILLAUME, rue de l'Eperon, N°. 12.

RPJC8

En 1734 le celebre Bernard de Jussieu planta le Cedre du Liban au Jardin des Plantes.

VOYAGE

AU

JARDIN DES PLANTES,

CONTENANT

LA DESCRIPTION des galeries d'histoire naturelle, des serres où sont renfermés les arbrisseaux étrangers, de la partie du jardin appelée l'*école de botanique ;* avec l'histoire des deux éléphans, et celle des autres animaux de la ménagerie nationale.

PAR L. F. JAUFFRET.

A PARIS,
L'IMPRIMERIE DE CH. HOUEL.
AN VI DE LA RÉPUBLIQUE.

RPJCB

TABLE
DES MATIÈRES

CONTENUES

Dans le Voyage au Jardin des Plantes.

AVANT-PROPOS..... Page j

PREMIÈRE JOURNÉE..... 1

Argument. L'auteur, voulant entrer dans les vues du jeune Gustave qui aurait desiré parcourir l'Afrique, l'Asie et l'Amérique, pour voir les productions et les animaux des différens pays, lui propose un voyage amusant et instructif. Navigation sur la Seine. L'Auteur et Gustave abordent au Jardin des Plantes. Coup-d'œil général. Visite aux cygnes et aux paons. Histoire du paon. Entrée aux galeries d'histoire naturelle. Questions de Gustave sur les oiseaux qui le frappent le plus. Histoire naturelle de l'*albatros*, du *manchot* ou de l'oiseau sans ailes, du *flamand*. Observation intéressante sur les oiseaux à longs pieds. Le *pélican*. Utilité de la poche ou besace attachée à son bec. Son histoire. Les *martins pêcheurs*. Beauté de leur plumage. Le *cormoran*. Pourquoi ainsi appelé. De quoi il vit. Son industrie. Les *loris* ou les *oiseaux rouges*. Les *perroquets*, les *perruches*, le *loriot*, l'*autruche*. Combien pèse une autruche ordinaire. Si les autruches avalent et digèrent le fer. Histoire de l'*oiseau-mouche*. Les *hiboux*. L'*oiseau de paradis*. Réflexions sur la beauté des galeries. Aveugle à la porte du cabinet. Ecriteau sur sa poitrine. Sensibilité de Gustave.

SECONDE JOURNÉE..... Page 27

Argument. L'auteur et Gustave entrent au Jardin des Plantes par la porte de la rue de Seine. Vue de l'amphithéâtre. Leçons et expériences de Fourcroy sur la chimie. Affluence de spectateurs que ces leçons attirent. Réponse de l'auteur à diverses questions de Gustave. Cercle de dames au bas de l'amphithéâtre. Ce qu'elles viennent faire au cours de chimie. Expériences sur l'air vital et sur l'air mortel. L'auteur et Gustave sortent de l'amphithéâtre et vont aux galeries. Salle des insectes. Araignée monstrueuse de Cayenne. Beauté des papillons de la Chine et du Brésil. Comment naissent les papillons. Histoire des chenilles. Le *vulcain*, le *morio*, le *paon du jour*, le *grand paon*. Comment distinguer les papillons du jour d'avec les papillons de nuit ou les *phalènes*. Les *sphinx*; différentes espèces de *sphinx*. Le *sphinx à tête de mort*. Papillons apportés du Brésil par Dombey. Détails sur ce voyageur que l'auteur a connu. Chasse aux papillons. Différentes espèces de demoiselles aquatiques. La *louise*. Chasse aux papillons de nuit; comment elle se fait. *Phalène du mûrier*. Histoire du ver à soie; détail sur sa coque. On ferme les galeries. Ce qui arrive à Gustave dans le jardin.

TROISIÈME JOURNÉE.... Page 53

Argument. Histoire de deux papillons que Gustave voit voltiger dans les rues de Paris. Visite aux *chameaux* et aux *dromadaires* du Jardin des Plantes. Détails curieux sur ces animaux. Portent-ils des fardeaux considérables? Combien de lieues font-ils par jour? — Visite aux *daims* et aux *cerfs*. Combien ces animaux sont familiers. Ils mangent dans la main de Gustave. Détails curieux sur les cerfs et les daims. Digression sur la puissance de l'homme; empire qu'il a sur les animaux les plus féroces. Visite à la ménagerie. Cassal, qui en est le gardien, en ouvre la porte à l'auteur et à Gustave. *Ours blanc de la mer glaciale*. Différentes espèces de singes; le *magot* et le *mandrill*. Les *loups*, *loups*-

oux, lynx ou *loups-cerviers*. Différens perroquets ns. Regrets de Cassal sur la mort du lion. Histoire iculière du citoyen Cassal. Histoire naturelle du lion a ménagerie et de son chien, depuis son arrivée en nce jusqu'à sa mort.

ATRIÈME JOURNÉE... Page 91

Argument. Arrivée de dix voitures d'animaux vivans. teur et Gustave se disposent à leur faire une visite. sfaction du gardien de la ménagerie. Gustave ose lui ler, et le félicite. Visite au *porc-épic*; pourquoi si appelé. Détails curieux sur cet animal Visite au *des vautours*; au *casoar*, l'un des oiseaux les plus ordinaires qui existent. Particularités sur ce dernier au. -- Chaumières construites dans le jardin pour biches, les daims et les axis arrivés de Hollande. ite aux *cigognes*. Détails curieux sur les voyages de oiscaux. Questions de Gustave à ce sujet. Réponses de teur. Piété filiale des cigognes. Visite à l'*oiseau-royal*. beauté. Son cri, qui ressemble au son de la trompette. histoire. Hoccos et faisans argentés de la Chine. Loges on prépare pour les éléphans. -- Magasin des dépôts. liers où l'on empaille les animaux.

NQUIÈME JOURNÉE.... Page 118

Argument. L'auteur et Gustave profitent des derniers ux jours de l'automne pour aller visiter encore une fois le din des Plantes. Histoire de l'établissement de ce jardin. labyrinthe. Ifs, pins et sapins. -- Cèdre du Liban. Son toire. En quelle année il a été planté, et par qui. -- rquoi certains arbres gardent toujours leur verdure, dis que d'autres la perdent périodiquement. Les couches. toire de l'héliotrope péruvien. -- La glaciale, plante gulière. -- Fleurs d'automne. -- La sensitive. -- Le rier de la Chine ou mûrier-papier. Pourquoi ainsi ap- é. Visite aux plantes des Alpes et de l'Amérique sep- trionale. Entrée dans la partie du jardin qu'on appelle ole. Ordre qui y règne. Accident arrivé à un garçon dinier pour avoir touché à un arbrisseau vénéneux. His-

toire du marronier d'Inde. En quelle année il fut appor
en France, et par qui. Pourquoi tant de variété parmi l
arbres et les plantes. Utilité des épines. Arbrisseau ap
pelé le *bourreau des arbres*. Classe des chiendens ou d
graminées. Ses titres à notre reconnaissance. Observatio
sur les gramens. La canne à sucre. Joie de Gustave en
voyant. Son histoire. De quelle manière on en fait le sucr
Phénomène offert par la fraxinelle. Le cotonnier ; son his
toire. Celle du lin et du chanvre. Végétaux appropriés
chaque climat. Entrée dans les grandes serres. Le bana
nier. Détails curieux sur ce végétal. Arbres et arbrisseau
rares. Le camphrier, l'aloës-pithe, la raquette en fleur
etc. etc. immensité de la nature.

SIXIÈME JOURNÉE..... Page 16

Argument. Visite aux deux éléphans nouvellemen
arrivés au Jardin des Plantes. -- Quelle est la patrie de
éléphans. -- Histoire de ceux de la ménagerie. -- His
toire de leur gouverneur. -- Etymologie du mot *éléphant*
-- Défenses de ces animaux. -- Utilité de la trompe. --
Intelligence des éléphans. -- Scène touchante de leur arri
vée. -- Traits curieux. -- Ces animaux sont susceptible
de colère et enclins à la vengeance. -- Ils aiment les en
fans. -- Leur genre de vie dans l'état sauvage. -- Leu
nourriture. -- Services qu'ils rendent. -- Chasse de l'élé
phant.

Fin de la table des matières.

AVANT-PROPOS.

J'AVAIS un jour un voyage à faire, dans un pays fort peu connu. Ses nombreuses difficultés n'échappaient pas à mes regards ; mais son objet me paraissait très-important ; et cette considération me détermina. Je partis, disposé à lutter courageusement contre les obstacles divers qui se présenteraient à moi. Il ne me semblait pas possible que quelque chose fût capable de me détourner de ma route. A peine cependant avais-je fait quelques pas que j'apperçus, au sein d'une vaste prairie, d'aimables enfans qui se livraient ensemble à l'innocente gaieté de leur âge. Il me prit envie de m'arrêter un moment parmi eux, et de me mêler à leurs jeux touchans et naïfs. Ces enfans

répondirent à mes avances, devinrent familiers avec moi, et me donnèrent mille témoignages de leur amitié ingénue. Bientôt je voulus les quitter; mais ils me suivirent quelque temps le long du chemin, en m'accablant de caresses et de questions. Je voyais bien que ma marche était retardée; mais je ne pouvais me résoudre à doubler tout de suite le pas, et à repousser brusquement mes jeunes amis. J'étais flatté de la confiance que je leur avais inspirée : j'étais touché de la tendresse qu'ils avaient conçue pour moi. Je ne perdais pas de vue mon grand voyage, ni la promesse que je m'étais faite à moi-même de le poursuivre avec constance : et, toutefois, je n'abandonnais pas, sans regret, ces êtres charmans qui auraient voulu me retenir au milieu d'eux. Je marchais en leur serrant la main tour-à-tour; et si

ur ma route je découvrais encore
uelque jolie fleur, je la cueillais à
instant, et l'offrais à celui d'entre
ux qui accourait le plus vîte vers
ioi pour la recevoir.

C'est là justement ce qui m'arrive
ujourd'hui. A l'entrée de la carrière
ue je m'étais tracée autrefois, et à
quelle je n'ai jamais renoncé, j'ai
u les mœurs naïves du premier âge,
: mon cœur a voulu les peindre. Il
ıtrait dans mes vues de ne m'oc-
ıper de ce travail qu'en passant ;
ais à peine eus-je publié des *Idylles*
r l'enfance et l'amour maternel,
ıe les enfans, devenus mes amis,
e demandèrent des *Contes ;* et il
llut bien leur en faire. Ils se sont
suite familiarisés davantage : ils
'ont demandé de rédiger pour eux,
mme autrefois Berquin, un journal
mpli de contes, d'anecdotes, de
tits drames à leur portée : je l'ai

fait encore [1]. La carrière que j'am
bitionne de parcourir est toujours pr
sente à ma pensée : je la suis toujour
quoique lentement ; mais la gloi
d'écrire un jour pour l'âge mûr n
me rend pas insensible au plais
d'écrire aujourd'hui pour la jeunesse
et, quand un ouvrage, utile pou
elle, s'offre à mon imagination,
le compose à l'instant pour lui e
faire hommage. De ce nombre est
recueil de promenades instructiv
que je publie en ce moment sous
titre de VOYAGE AU JARDIN DE
PLANTES.

[1] On souscrit pour le *Courrier des Enfa*
et pour le *Courrier des Adolescens*,
Bureau, rue de Vaugirard, N°. 1201, de
rière l'Odéon, à Paris, moyennant 12 fra
pour l'année, et 6 francs pour six mois.

Il reste encore un petit nombre de c
lections des deux premières années, dont
prix est de 21 francs pour Paris, et de
francs pour les Départemens.

VOYAGE
AU
JARDIN DES PLANTES.

PREMIERE JOURNÉE.

Qu'ils sont heureux ceux qui voyagent dans des pays lointains ! me disait un jour le jeune Gustave. Ce doit être un plaisir bien doux que celui d'aborder sur des côtes étrangères. J'ai lu quelques relations de voyages. Ce sont de tous les livres ceux qui m'intéressent le plus. Il me semble que si j'en avais le pouvoir, comme j'en ai le desir, je franchirais bien vite les mers : j'irais voir en Asie, en Afrique, et jusque dans le Nouveau Monde, ces animaux si différens des nôtres, ces arbres si étrangers à notre climat, ces oiseaux qui ont, à ce qu'on dit, un si beau plumage.

Eh bien ! répondis-je à Gustave, il faut que dès demain nous commencions à voyager ensemble. — Quoi, sérieusement ? — Oui, sans plaisanterie. Préparez-vous à faire avec moi le tour du globe. — C'est peut-être le tour de Paris ; mais, n'importe, je vous suivrai. — A demain, mon cher Gustave ; vous obtiendrez l'aveu de vos parens ; vous leur ferez vos adieux : nous nous embarquerons, et nous ne reviendrons pas sans avoir admiré une partie des productions des climats étrangers.

Gustave ne soupçonnait pas mon dessein ; car il ignorait encore qu'il existe un établissement où sont rassemblées les productions diverses de toutes les parties du globe. Je fus le joindre le lendemain. Nous vîmes en nous promenant jusqu'à l'Arsenal ; et là nous nous embarquâmes pour traverser la Seine et aborder au Jardin des Plantes.

En entrant dans ce lieu, qui réunit tant de végétaux que la nature avait séparés, et qui offre, dans de vastes galeries, toutes les merveilles du règne animal et du règne minéral, j'éprouve

toujours une sorte d'enthousiasme qu'il ne me fut pas difficile de faire partager à Gustave. Ici, lui dis-je, se combinent et se confondent les climats les plus opposés. Ici sont rassemblées les productions des pays glacés du Nord, et celles des régions brûlantes du Midi. Un seul jour ne nous suffira pas sans doute pour examiner tout ce que contient ce jardin : la nature est si vaste ! mais le peu que nous verrons nous transportera dans des pays bien éloignés; et quand je vous disais que nous allions faire aujourd'hui le tour du globe, je ne me trompais pas. D'abord, puisqu'il faut nous borner, dites-moi ce que vous desirez voir avec le plus d'impatience. Sont-ce des végétaux étrangers, tels que des *palmiers*, des *bananiers*, des *aloës?* Sont-ce des animaux quadrupèdes, tels que des *chameaux*, des *dromadaires?* Sont-ce des oiseaux de tous les pays, tels que des *pélicans*, des *autruches*, des *loris au plumage rouge*, des *manchots sans ailes?*..... Sont-ce des insectes brillans des plus riches couleurs, tels que les *papillons de la Chine?*.... Les oiseaux, pour

aujourd'hui, me répondit Gustave, et les papillons pour demain.

Je le veux bien, mon ami : examinez donc à côté de vous ce superbe *paon* qui semble nous suivre ; et voyez là-bas, dans ce bassin, ces *cygnes* qui fendent l'onde avec tant de majesté.

Oh ! comme le paon est richement habillé ! quel plumage ! quel éclat ! comme cette queue est diamantée ! — Et que dites-vous, mon cher Gustave, de cette aigrette brillante qui orne sa tête ? Ce bel oiseau, quoique depuis long-temps naturalisé en Europe, n'en est pourtant pas originaire : il nous est venu anciennement des Indes Orientales. Si la beauté de sa voix répondait à celle de son plumage, et si sa force égalait sa taille, il aurait l'empire sur toutes les espèces d'oiseaux : mais l'équitable nature n'accumule pas tous ses dons sur le même individu ; elle dédommage par les talens ceux qu'elle a moins favorisés du côté de la parure ; elle dédommage par la richesse de la parure ceux qui ne reçurent pas la force en partage. — En voici un pourtant qui a l'air d'un paon, et qui est tout blanc. — Il est vrai,

c'est un paon d'une race particulière, qui doit sa blancheur à l'influence d'un climat froid. Le lièvre, l'hermine, l'ours, et plusieurs autres animaux, blanchissent dans les régions du Nord. Les paons, transportés en Norwège, y auront blanchi de même, et auront produit cette race. Mais suivez-moi, les galeries sont ouvertes. Figurez-vous que la nature elle-même vous introduit dans son temple; elle lève un voile, et va vous montrer les oiseaux de tous les climats.

Nous entrons bientôt dans les galeries; nous traversons les deux premières salles sans nous y arrêter; mais arrivés à la troisième, je fais admirer à Gustave le brillant coup-d'œil des oiseaux. Nos premiers regards se portent sur la première case à droite. Gustave était muet d'étonnement: enfin, après quelques momens de silence, Quel est, me dit-il, ce gros oiseau qui ressemble à un canard?— C'est, lui répondis-je, l'*albatros*, qu'on a aussi nommé *mouton du Cap*, parce qu'en effet il est presque de la grosseur d'un mouton; il n'habite que les mers australes, et se trouve dans toute leur é-

tendue. Les gens de l'équipage du capitaine Cook prenaient les albatros, qui souvent environnaient le vaisseau, en leur jetant un hameçon amorcé grossièrement d'un morceau de peau de mouton. C'était pour ces navigateurs une capture d'autant plus agréable, qu'elle venait s'offrir à eux au milieu des plus hautes mers, et lorsqu'ils avaient laissé toutes terres bien loin derrière eux.

— Et celui-ci ! comme il est singulier ! Est-ce qu'on lui a coupé les ailes ? — Non, mon ami ; c'est la nature qui l'en a privé. Cet oiseau s'appelle *manchot*. Sa structure l'éloigne tout à la fois du séjour de la terre et de celui des airs ; il ne vit guères que dans les eaux. A cet effet, la nature lui a donné deux ailerons que l'on dirait couverts d'écailles plutôt que de plumes, et qui lui servent de nageoires, avec un gros corps uni et cylindrique, à l'arrière duquel sont attachées deux larges rames plutôt que deux pieds. Son corps est moins revêtu de plumes que d'un duvet pressé, offrant toute l'apparence d'un poil serré et ras, sortant par pinceaux courts de petits tuyaux luisans, et qui forment comme une

cotte de mailles impénétrable à l'eau. — Laissons le manchot dans les mers australes, et admirons cet oiseau magnifique. Son nom est le *flammand*, à ce que je vois. Il semble monté sur des échasses, et son cou est aussi long que ses jambes sont effilées. — En effet, mon cher Gustave, c'est là ce bel oiseau qu'on a appelé *flammand*, non pas qu'il nous vienne de Flandre, mais parce que ses ailes sont couleur de flamme. Il est habitant des contrées du Midi, et se trouve dans l'ancien Continent, depuis les côtes de la Méditerranée jusqu'à la pointe la plus australe de l'Afrique. On en trouve en grand nombre dans les îles du Cap-Verd. Au sujet de la longueur de ses jambes, je dois faire une observation ; c'est que la sage nature a donné à tous les oiseaux qui ont des jambes très-hautes un cou proportionné à cette hauteur : sans cette précaution, ils n'auraient pu prendre leur nourriture qu'avec beaucoup de peine. Vous en voyez la preuve dans le flammand : laissez-lui ses jambes grêles et exhaussées, et donnez-lui un cou ordinaire, il sera très-mal partagé. Cette obser-

vation, qui prouve avec quelle sagesse la nature procède toujours dans ses opérations, vous pouvez l'appliquer aux divers oiseaux de ce genre qui sont exposés ici. Voyez la grue, la cigogne, le héron, l'avocette, l'échasse, l'ibis, l'autruche. C'est une règle invariable. Mais d'un autre côté les oiseaux qui ont le cou long, n'ont pas toujours les jambes longues; la nécessité n'est plus la même : on en voit des exemples dans les cygnes, dans le harle, dans le pélican : vous les voyez là devant vous.

— Je les vois parfaitement. Celui qui me frappe le plus, c'est le pélican. Que signifie cette poche qui est attachée à son bec? — Cette poche est une besace, dans laquelle cet oiseau pêcheur porte et met en réserve l'ample provision du produit de sa pêche. Les ailes du pélican sont très-larges; ce qui fait qu'il se soutient très-aisément et très-long-temps dans l'air : il s'y balance avec légéreté, et ne change de place que pour tomber à-plomb sur sa proie. Les pélicans se réunissent quelquefois pour faire une pêche générale; ils se disposent en ligne, et

nagent de compagnie en formant un grand cercle, qu'ils resserrent peu à peu, pour y renfermer le poisson, et se partager la capture à leur aise.

Au reste, le pélican ne fréquente pas seulement les bords des grands fleuves de l'Afrique et les côtes de beaucoup d'iles des deux Continens, il fréquente aussi les pays les plus secs, comme ceux de l'Arabie et de la Perse, où il est connu sous le nom de *porteur d'eau*. On a observé que, comme il est obligé d'éloigner son nid des eaux trop fréquentées par les caravanes, il porte de très-loin de l'eau douce dans son sac à ses petits. Comme la peau de ce sac ne se pénètre ni ne se corrompt par son séjour dans l'eau, les pêcheurs du Nil s'en servent pour en faire des vases propres à rejeter l'eau de leurs bateaux, ou pour en contenir et garder. Quelques marins s'en font des bonnets, et les Siamois en filent des cordes d'instrumens.

—Ciel! quelle quantité de jolis petits oiseaux! ils portent tous le même nom, et ils ont en effet un certain air de famille. —Ce sont les *martin-pêcheurs*, que les anciens appelaient

alcyons. C'est le plus bel oiseau de nos climats, et il n'y en a aucun en Europe qu'on puisse lui comparer, pour la netteté, la richesse et l'éclat des couleurs. Vous le voyez vous-même : elles ont les nuances de l'arc-en-ciel, le brillant de l'émail, le lustre de la soie. Encore voyez-vous ces oiseaux à l'ombre; il semble que notre martin-pêcheur se soit échappé de ces climats où le soleil verse, avec les flots de la lumière la plus pure, tous les trésors des couleurs les plus riches. En effet, de tous ces oiseaux du même genre, une seule espèce s'est habituée à notre température. Le genre entier est originaire de l'Orient et du Midi. Voyez le martin-pêcheur de Madagascar; il est habillé de bleu et de roux. Celui-ci a la tête coiffée d'une calotte verte; celui-là est remarquable par sa tête grise. Le martin-pêcheur de Pondichéri réunit, sur son petit corps, les couleurs les plus brillantes de la nature. On ne se lasse pas de le regarder. En voici un qui est vert et orangé; il est venu de l'Amérique. Le martin-pêcheur de nos climats suit ordinaire-

ment les contours des ruisseaux, en rasant la surface de l'eau : il est très-sauvage et part de loin ; il se tient sur une branche avancée au-dessus de l'eau pour pêcher ; il y reste immobile, et épie souvent deux heures entières le moment du passage d'un petit poisson ; il fond sur cette proie en se laissant tomber dans l'eau, où il reste plusieurs secondes ; il en sort avec le poisson au bec, qu'il porte ensuite sur la terre, contre laquelle il se bat pour le tuer, avant de l'avaler.

— Voici le *cormoran* ; est-ce encore un oiseau pêcheur ? — Oui, mon ami, et pêcheur même si redoutable, que son nom se prononçait autrefois *cormaran*, *cormarin*, et venait de *corbeau marin*. Le cormoran (il le porte sur sa physionomie) est d'une si grande voracité que, quand il se jette sur un étang, il y fait seul plus de dégât qu'une troupe entière d'autres oiseaux pêcheurs : heureusement il se tient presque toujours au bord de la mer, et il est rare de le trouver dans les contrées qui en sont éloignées. La manière avec la-

quelle il pêche est extrêmement ingénieuse. En effet, lorsqu'il saisit un poisson avec son bec crochu, comme il ne peut l'avaler commodément par la queue, à cause des nageoires, des crêtes et des écailles, qui l'empêchent d'entrer dans son gosier, il le jette en l'air, en lui faisant faire un demi-tour, afin que la tête retombe la première, et le reçoit avec tant d'adresse, qu'il ne manque jamais son coup. A la Chine, on dresse cet oiseau pour la pêche, comme on dresse en Europe les chiens pour la chasse. On les mène par troupes, comme on conduit à la chasse une meute de chiens : il y a même des pêcheurs qui en ont jusqu'à cent ; on les distribue sur les bords du bateau, où ils se perchent ; et au moindre signal, ils partent tous, et se dispersent sur l'eau; ils cherchent, plongent, et ne reviennent que quand ils ont trouvé leur proie, qu'ils saisissent, et qu'ils portent à leur maître.

— Passons à un autre case ; il me paraît qu'on a mis là tous les oiseaux qui vivent de poissons ; je vois là-bas un grand nombre d'oiseaux tout

rouges ; allons les voir de près. — Ces oiseaux rouges sont de la famille des perroquets ; ce sont des *loris*, qui nous sont venus des Moluques ou de la nouvelle Guinée. Ces sortes d'oiseaux apprennent très-facilement à siffler, et à articuler des paroles.—Les perroquets, les pies et quelques autres oiseaux, ont donc comme nous l'organe de la parole; pourquoi n'en usent-ils pas? pourquoi ne lient-ils pas des phrases, puisqu'ils peuvent prononcer des mots ?— C'est qu'ils n'ont pas l'usage de la raison. Si l'homme parle, ce n'est pas seulement parce qu'il a une langue flexible, c'est aussi parce qu'il a une faculté qui lui apprend à s'en servir. Au reste, le genre des perroquets est extrêmement étendu. Buffon l'a divisé en onze tribus ou familles, dont cinq sont attachées à l'ancien Continent, et six au nouveau : considérez ce perroquet singulier. C'est le *kakatoës huppé*. Sa huppe, comme vous voyez, est composée de longues plumes molles et effilées, que l'oiseau relève et jette en avant. Voyez-vous cette jolie perruche ? — Oh ! c'est elle-même ! c'est la perruche de ma

bonne maman. Je la reconnais bien : elle repète tout le jour, *Cato*, *cato* : passons à des oiseaux plus rares. Je n'aime pas les perroquets, sur-tout depuis que je sais qu'ils parlent, comme certaines gens, sans savoir ce qu'ils disent. Quel est ce bel oiseau rouge plus gros que les loris, et qui se trouve au milieu de tous ces oiseaux à long bec ?— C'est le *courlis* rouge, espèce très-commune à la Guyanne. On voit aisément que les courlis et autres oiseaux de cette case sont destinés, par la forme de leurs pieds et par celle de leur bec, à fréquenter les marais, et à s'y nourrir des vers et des insectes, qu'ils fouillent dans la vase, et dans les terres humides et limoneuses. Les courlis rouges, et en général tous les courlis, se tiennent en troupes, soit en volant, soit en se posant sur les arbres. Les voyageurs disent qu'à la Guyanne et au Brésil ces oiseaux, par leur nombre et leur plumage écarlate, forment le plus beau spectacle sous les rayons du soleil ; ils ne sont point farouches : on prend aisément les petits à la main, lors même que la mère les conduit à terre,

pour chercher les insectes et les petits crabes dont ils font leur première nourriture. Au reste, ce n'est qu'avec l'âge que les courlis prennent cette belle couleur de feu. Les petits naissent couverts d'un duvet noirâtre : ils deviennent ensuite cendrés, puis blancs lorsqu'ils commencent à voler ; et ce n'est que dans la seconde ou la troisième année que le beau rouge paraît par nuances successives, et prend plus d'éclat à mesure qu'ils avancent en âge. — Oh ! si ces courlis pouvaient s'habituer à notre climat ! si nous pouvions en élever dans nos maisons ! Mais je vois un oiseau tout jaune : c'est sans doute encore un oiseau étranger !

— Eh quoi ! vous ne reconnaissez pas le loriot que vous avez entendu chanter si souvent, le loriot qui fait retentir nos bocages de ses *Yo yo yo* répétés ? rien n'annonce le printemps comme le chant de cet oiseau ; il fait son nid d'une manière remarquable ; il l'attache et le suspend en forme de berceau à la bifurcation d'une petite branche ; son industrie égale sa beauté. Dès que les petits du loriot

sont élevés, toute la famille se met en marche pour voyager ; car ces oiseaux, vous l'ignorez peut-être, sont des oiseaux voyageurs, et ce n'est que pendant la belle saison qu'ils demeurent parmi nous : à peine sentent-ils l'approche de l'hiver, qu'ils partent. — Et où vont-ils donc? — En Afrique, suivant toutes les apparences, d'où ils reviennent ensuite, au commencement du printemps. — Voilà l'avantage d'avoir des ailes ! on peut faire tous les ans le voyage d'Afrique. — Mais nous le faisons nous-mêmes à présent, avec les ailes de l'imagination. — Il y a donc beaucoup d'oiseaux qui nous quittent à l'approche de l'hiver, puisque les hirondelles, les loriots.... — Mais en revanche, si certains oiseaux nous quittent alors, il y en a d'autres qui ne viennent parmi nous que quand l'hiver approche ; et de ce nombre sont *les grives* que voilà. Elles n'ont pas un brillant plumage ; mais ne les dédaignez pas, elles ont un goût excellent, sur-tout à la fin de l'automne, c'est-à-dire, à leur arrivée, quand elles se sont nourries dans les vignes : c'est

des climats septentrionaux qu'elles nous arrivent à cette époque.

—Oh ! de grace, tournons les yeux de ce côté. Examinons un peu cet oiseau monstrueux, qui tient à lui seul plus de place qu'une partie des autres.... Je vais lire son nom : c'est *l'autruche*. — En effet, elle passe pour être le plus grand des oiseaux ; mais cette grandeur même la prive de la puissance de voler ; son poids est trop lourd. On peut, sans rien outrer, fixer le poids moyen d'une autruche vivante et médiocrement grasse à soixante et quinze ou quatre-vingts livres. Or quelle force ne faudrait-il pas dans les ailes pour soutenir dans les airs une masse aussi pesante ? Mais l'autruche n'est pas seulement attachée à la terre par son excessive pesanteur, elle l'est encore par la conformation de ses ailes. Les plumes qui en sortent sont, comme vous voyez, toutes effilées, décomposées, et leurs barbes sont de longues soies détachées les unes des autres, incapables de faire corps ensemble pour frapper l'air avec avantage. L'autruche est, parmi les oiseaux, ce qu'est

le chameau-dromadaire parmi les quadrupèdes ; aussi plusieurs peuples lui ont donné le nom *d'oiseau-chameau.* — Est-il vrai que les autruches mangent et digèrent le fer, comme on le dit? — C'est une vérité qu'elles en avalent de petits morceaux comme les autres oiseaux avalent souvent de petits cailloux ; mais elles ne les digèrent point. Si elles l'avalent, ce n'est pas pour en tirer quelque nourriture, c'est pour leur aider à briser et à broyer les viandes qui sont dans leur estomac. — Puisque les autruches ne peuvent pas voler, on doit pouvoir les prendre aisément. — Pas trop, car elles courent plus vite que le meilleur cheval. Ces ailes, qui ne les aident pas pour le vol, leur sont d'un secours admirable pour la course ; elles les déploient et s'en servent en forme de voiles. Elles habitent l'Afrique et les îles voisines de ce Continent, ainsi que la partie de l'Asie qui confine à l'Afrique. Elles aiment de préférence les lieux solitaires et arides, où il ne pleut presque jamais; elles se réunissent dans ces déserts en troupes nombreuses,

qui de loin ressemblent à des escadrons de cavalerie. Plusieurs voyageurs assurent avoir goûté des œufs d'autruche, et ne les avoir point trouvés mauvais : il y a dans un seul de ces œufs de quoi nourrir huit hommes; vous en voyez plusieurs étalés dans la case inférieure, et vous jugez, par vos yeux, de leur grosseur. On fait avec la coque de ces œufs des espèces de coupes qui durcissent avec le temps, et ressemblent en quelque sorte à l'ivoire.

Nous venons de voir le géant des oiseaux : considérons maintenant *l'oiseau-mouche* : le voyez-vous ? — Quoi ! c'est là un oiseau véritable ? Je ne puis revenir de ma surprise. — Vous voyez là différentes espèces de ces jolis petits oiseaux : on ne saurait auquel donner la préférence ; ils ont tous reçu en partage la légéreté, la grace et la richesse de la parure. Les Indiens, frappés de l'éclat et du feu que rendent les couleurs de ces brillans oiseaux, leur avoient donné les noms de *rayons* ou *cheveux du soleil*. Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié ; leurs petits yeux

noirs ne paraissent que deux points brillans : à peine apperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus : ils en font peu d'usage ; ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent pendant le jour emporter dans les airs : leur vol est continu, bourdonnant et rapide : ils vivent du suc des fleurs, qu'ils ont l'art de pomper avec leur langue. Le nid qu'ils construisent répond à la délicatesse de leur corps; il n'est pas plus gros que la moitié d'un abricot, et est fait de même en demi-coupe. — C'est juste : en voilà un sur cette planche, et *l'oiseau-mouche* est placé dessus comme s'il couvait ses œufs : comme il est joli ! je ne puis me lasser de le regarder. Quelle est donc la patrie de ces charmans oiseaux ? — C'est dans les contrées les plus chaudes du Nouveau Monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux mouches : elles sont assez nombreuses, et paraissent confinées entre les tropiques ; car ceux qui s'avancent en été dans les Zones tempérées n'y font qu'un court séjour ; ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler

sur l'aile des zéphirs, à la suite d'un printemps éternel. — Et ces oiseaux ont-ils une jolie voix? — Non, leur ramage n'est qu'un petit bourdonnement : je vous l'ai déjà dit. — La nature partage ses faveurs ; il en est à-peu-près chez les oiseaux comme chez les hommes. Le talent n'est guères logé que sous un habit modeste ; un petit maître brille dans la société comme l'oiseau-mouche, par sa parure, sa légéreté, ses caprices: comme lui il voltige sans cesse de fleur en fleur : il ne pense pas ; il ne parle pas; il bourdonne.

—Oh ! oh ! voilà les hiboux ! quelles figures singulières ! — Vous voyez là rassemblés les oiseaux de proie nocturnes de tous les climats ; toute cette tribu d'oiseaux craint la lumière du jour, et ne vole que quand elle s'éteint. Les nuits où la lune brille sont pour eux les beaux jours, les jours de plaisir, les jours d'abondance, pendant lesquels ils chassent plusieurs heures de suite et font d'amples provisions. On divise en deux genres les oiseaux de proie nocturnes. Le genre du hibou, et celui de la chouette. Les

hiboux ont deux aigrettes de plumes en forme d'oreilles, droites de chaque côté de la tête, tandis que les chouettes ont la tête arrondie sans aigrettes. Vous connaissez le cri lugubre de la chouette dans les belles soirées d'été : ce cri, mêlé de longs intervalles de silence, se change pendant l'hiver en miaulemens très-aigus. Comme les oiseaux de nuit sont ennemis de tous les autres, ils en sont aussi universellement haïs ; et dès que la chouette, le hibou, le duc, l'effraie et leurs semblables sont, pendant le jour, découverts quelque part, ou parce qu'ils ne se sont pas cachés avec assez de précaution, ou parce que leur cri les a décelés, il se fait une conjuration générale contre le triste oiseau : petits et grands, tous l'environnent avec grand bruit. Les mésanges, les pinçons, les rouge-gorges, les merles, les geais, les grives arrivent à la file. L'oiseau de nuit confus, étonné, tourne sa tête, ses yeux et son corps d'un air ridicule ; les plus petits, les plus faibles de ses ennemis sont les plus ardens à le tourmenter, les plus opiniâtres à le huer. C'est sur cette espèce de jeu

de moquerie ou d'antipathie naturelle qu'est fondé le petit art de la pipée, art qui a été connu des anciens. Il suffit de placer un oiseau nocturne, ou même d'en contrefaire la voix, pour faire arriver les oiseaux à l'endroit où l'on a tendu les gluaux : cette petite chasse est fort amusante.

— Je connais l'art de la pipée, mais ce que je ne connais pas, c'est ce joli oiseau que nous avons là devant nous, et qu'on appelle, à ce que je vois, *l'oiseau-de-paradis*. — Ce bel oiseau n'est pas fort répandu : on ne le trouve guères que dans la partie de l'Asie ou croissent les épiceries, et particulièrement dans les îles d'Arou. — Et tous ces gros oiseaux qui se ressemblent par la taille et qui ont une physionomie si redoutable ? — Ce sont des oiseaux de proie diurnes : vous voyez dans cette case le grand aigle, le petit aigle, le balbuzard, l'orfraie, le vautour, le milan, le faucon, la buze....

Ici Gustave m'interrompant : Je ne sais, dit-il, si je me trompe ; mais il me semble que l'on ferme les fenêtres dans la salle du fond, et que l'on va nous faire sortir. Voilà un contre-

temps bien désagréable : nous n'avons pu examiner qu'un des petits coins de ces galeries. Je ne me trompais pas, voilà qu'on se presse vers la porte.

Allons-nous en donc, mon ami, et sur-tout gardons-nous de murmurer : nous ferons un autre voyage au Jardin des Plantes, si vous êtes satisfait du premier. [1] Dans le peu de temps que nous venons de mettre à visiter une partie de la collection des oiseaux, que de climats différens n'avons-nous pas parcourus ! Si nous avions voulu aller chercher *l'albatros* dans les îles glacées du pôle, le *pélican* sur les bords du Sénégal, le *courlis-rouge* dans les marais de la Guyanne et du Brésil, *l'autruche* dans les déserts de l'Arabie, le *paille-en-queue* sur les mers de la Zone torride, il nous eût fallu faire le tour du monde. Nous avons joui, dans l'espace d'une heure, du fruit de plusieurs longs voyages, entrepris en différens temps pour l'avancement des connaissances humaines ; nous avons vu sans risque et

1 Les Galeries d'Histoire Naturelle sont ouvertes au Public les 1, 4 et 7 de chaque décade, depuis quatre heures jusqu'à sept.

en nous amusant, des oiseaux qui n'ont été apportés des pays lointains qu'à travers mille périls.

Ces réflexions nous avaient conduits jusqu'à la porte : Gustave, en sortant, apperçoit un homme appuyé contre le mur, et portant un écriteau sur sa poitrine. — Que fait là cet homme? me dit-il tout bas. Approchons, répondis-je, et lisons. Nous lûmes en effet ces vers :

De la nature, ô vous qui visitez le temple !
Par votre bienfaisance imitez-en l'auteur.
Il est fermé pour moi le spectacle enchanteur
Des beautés que votre œil contemple.
Puissé-je, de mon sort pour adoucir l'horreur,
Retrouver la nature au fond de votre cœur !

Cet homme est aveugle, dis-je à Gustave, et il implore notre générosité. Pourrions-nous résister à l'invitation qu'il nous fait d'imiter l'auteur de la nature, dont la bienfaisance est le plus bel attribut ? Non, répond Gustave, il n'est pas possible : je n'ai qu'une pièce de douze sous, et avec douze sous j'aurais pu acheter bien des cerises ... n'importe... je la lui donne avec plaisir. — J'imitai l'exemple de mon jeune compagnon

de voyage, et me promenant avec lui sous la grande allée du jardin : Que nous sommes heureux, lui dis-je, d'avoir un peu contribué à adoucir l'existence de ce pauvre aveugle ! ce plaisir vaut bien un goûter. La saveur d'une bonne action est plus douce que celle du fruit le plus rare, et elle ne passe pas si vite.

VOYAGE

AU

JARDIN DES PLANTES.

SECONDE JOURNÉE.

QUAND un voyageur, après avoir parcouru des pays lointains, est de retour dans ses foyers, il aime à se rappeler les diverses aventures de ses voyages : il aime à les raconter aux personnes qui l'entourent. Ainsi Gustave, arrivé chez lui, avait entretenu ses parens, pendant la soirée, de tout ce qui l'avait frappé aux Galeries d'Histoire Naturelle. J'ai vu, leur avait-il dit, des oiseaux si gros, qu'ils pèsent jusqu'à soixante-quinze ou quatre-vingts livres. J'en ai vu de si petits, qu'ils n'ont que le poids d'une mouche. J'ai vu des oiseaux blancs comme la neige ; j'en ai vu

de rouges comme l'écarlate, d'azurés comme le ciel, de verts comme le gazon du printemps, de lustrés comme la soie. J'ai vu de grands oiseaux avec des petits becs, et de petits oiseaux avec des becs énormes. J'ai vu des oiseaux sans queue, et d'autres oiseaux sans ailes. Gustave n'avait pas oublié de raconter l'aventure de l'aveugle, et de réciter les vers qui avaient ému son cœur ; il soupirait après le jour fixé pour un second voyage. Heureusement ce jour arriva bientôt ; et Gustave s'étant rendu chez moi, nous reprîmes ensemble le chemin du Jardin des Plantes.

Nous y entrâmes par la porte de la rue de Seine ; et nous vîmes, en passant, cet édifice qu'on appelle l'AMPHITHÉATRE, dans l'enceinte duquel se donnent, à certains jours marqués, des leçons gratuites et très-intéressantes sur les sciences naturelles. C'est apparemment, me dit Gustave, le jour et l'heure d'une leçon ; car je vois plusieurs citoyens qui se présentent pour entrer. Il en vient de la rue et des différens côtés du jardin. — En effet, mon ami, c'est au-

ourd'hui la leçon de Fourcroy. On le sait, et l'on accourt avec empressement. — C'est donc un homme bien habile? Qu'est-ce qu'il enseigne? — La chimie. — Et qu'est-ce que la chimie? — C'est l'art de connaître la nature et les propriétés des corps par leur décomposition et leurs combinaisons. Le chimiste persécute la nature par le fer et par le feu, pour l'obliger à se découvrir malgré le soin qu'elle prend à se cacher. — Je vois entrer des citoyens de tout âge, et même des hommes à cheveux gris. Est-ce que ces derniers vont aussi à la leçon? — Sans doute; et leur exemple vous prouve qu'il n'est jamais trop tard pour acquérir les connaissances qui nous manquent. Il n'y a que l'ignorance qui soit honteuse : et d'ailleurs la nature est si vaste que, vécussions-nous des siècles sur la terre, nous n'aurions jamais tout appris. — Voulez-vous que nous entrions un moment dans la salle? Je suis trop jeune encore pour écouter Fourcroy; mais je suis curieux de le voir. — Avec plaisir, mon cher Gustave. Entrons.

Comme la leçon était commencée,

nous trouvâmes tous les gradins de l'amphithéâtre occupés par les auditeurs ; nous n'eûmes place qu'au plus haut rang : encore n'étions-nous pas assis. Fourcroy parlait avec sa facilité ordinaire; et, quoique nous fussions très-éloignés de lui, nous le voyions parfaitement. Gustave le regardait avec admiration : puis il promenait sa vue sur tout le public. Il fut étonné de voir un cercle de dames au bas de l'amphithéâtre ; et me parlant tout bas : Que font ici ces dames ? me dit-il ; est-ce qu'elles veulent apprendre la chimie ? — Oui, mon ami ; ce sont les descendantes de *Philaminte* et de *Bélise*; elles viennent ici puiser les matières de leurs doctes entretiens. A la différence de tant de femmes frivoles qui ne parlent que de modes et d'ajustement; à la différence encore de tant de femmes vulgaires qui ne s'occupent que du soin de leur ménage, celles-ci ne s'entretiennent apparemment chez elles que d'objets scientifiques; elles viennent apprendre de Fourcroy, que le *nitre* ou *salpêtre* s'appelle aujourd'hui *nitrate de potasse*, et que le *sel de cuisine* s'ap-

pelle *muriate de soude* ; elles viennent apprendre à décomposer les élémens ; à changer l'eau en air et l'air en eau ; à connaître les deux bases de l'air commun qui sont *l'oxigène* et *le gaz azote*. — Est-ce qu'elles comprennent tout cela ? — Presque tout : car Fourcroy a l'art de s'expliquer si clairement, qu'il met la science à la portée de tout le monde : écoutons-le quelques minutes ; je gage que vous l'entendrez.

Nous écoutâmes, en effet, et nous comprîmes sans difficulté ce que le professeur voulait nous dire ; il s'agissait de nous prouver qu'il y a dans l'air que nous respirons deux bases biens distinctes dont l'une entretient la flamme et l'autre l'éteint : celle-là peut être appelée *l'air vital*, celle-ci *l'air mortel*. Une bougie allumée ne brûle et n'éclaire qu'en absorbant continuellement la partie vitale de l'air ; dès que cette partie vitale est absorbée, la bougie s'éteint d'elle-même faute d'aliment. Fourcroy nous prouva cela par une expérience fort simple ; il alluma une bougie et la plaça sous un grand bocal de verre :

bientôt, au grand étonnement de Gustave, la clarté de la bougie diminua, et enfin la bougie s'éteignit tout-à-fait. Si je plongeais maintenant, ajouta le démonstrateur, une autre bougie allumée dans ce bocal, elle s'éteindrait même en y entrant, parce qu'il n'y a plus dans le bocal que du *gaz azote* ou de *l'air mortel*. Il en fit devant nous l'expérience, et nous en fûmes convaincus. Il ajouta: Si je mets sous un bocal plusieurs bougies allumées de hauteur différente, ce sera la plus haute bougie qui s'éteindra la première, et ainsi de suite jusqu'à la plus courte : et, tirant de-là une conclusion bien naturelle ; il nous expliqua comment, au spectale, les places les plus salubres sont celles du parterre et de l'orchestre, et les plus nuisibles celles du paradis et des quatrièmes loges. Gustave, qui avait écouté cette explication, me dit alors à voix basse : En ce cas, nous sommes très-mal placés au sommet de l'amphithéâtre; nous respirons le mauvais air : retirons-nous. Je compris bien vîte que c'étaient les papillons qui attiraient Gustave ; et je sortis

avec lui de la leçon, pour aller aux galeries.

Nous y étions déjà, et j'avançais vers la salle des insectes, quand Gustave me prenant la main : Venez, me dit-il, et dites-moi, avant d'aller plus loin, quelle est cette grosse tête pétrifiée qu'on voit en entrant, dans la première salle, et qui est sous verre dans une grande caisse carrée. Mon ami, lui répondis-je, c'est la tête d'un crocodile. Cette belle pétrification a été tirée d'une carrière près de Maestrich : elle existait dans cette ville, et l'on savait qu'un chanoine l'avait en sa possession ; l'on savait aussi que la maison de ce chanoine était située sur le rempart; et comme le Jardin des Plantes ambitionnait depuis long-temps la fameuse tête du crocodile, des ordres furent donnés lors du siège de Maestrich, pour que la bombe respectât la maison qui la renfermait. Le citoyen Thouin qui était alors à l'armée, écrivait à ses collègues : Le siège de Maestrich se pousse avec vigueur : dans deux jours je compte faire partir pour Paris la tête du crocodile. En effet, l'armée

française entra dans Maestrich : on acheta du chanoine ce beau morceau d'histoire naturelle, et le voilà exposé à nos regards.

Cependant nous entrâmes dans la salle des insectes, et Gustave fut frappé de l'éclat des papillons, ainsi que de l'innombrable variété des insectes qu'il apperçut. Il examina d'abord quelques *phalènes* ou *papillons de nuit* de la plus grosse espèce, qui se trouvent entre les tablettes des coquillages et la croisée. Au-dessus de ces *phalènes* est une énorme araignée : Oh ! quelle horrible figure ! s'écria-t-il. Je ris souvent de voir des dames s'évanouir à l'aspect d'une petite araignée qui se promène sur un mur, ou d'un faucheur qui se promène sur les herbes des champs : mais si je voyais de mes yeux la grosse araignée de Cayenne, j'en aurais presque peur.—Regardez donc, mon ami, des objets plus rians : voyez dans ces cases les papillons de nos climats; voyez dans celles-ci les papillons de la Chine et du Brésil : voyez plus loin tous ces petits insectes qui brillent comme des diamans; la nature les a

vêtus avec complaisance en prodiguant sur leurs robes, sur leurs ailes, et dans leurs ornemens de tête, l'azur, le verd, le rouge, l'or et l'argent, les franges, les aigrettes et les panaches : elles les a armés de pied-en-cap, et les a mis en état de faire la guerre, d'attaquer et de se défendre. Ils ont la plupart de fortes dents, ou une double scie, ou un aiguillon et deux dards, ou de vigoureuses pinces : les uns sont couverts d'une cuirasse d'écaille qui leur garantit tout le corps; les autres, plus délicats, sont garnis par-dehors d'un poil épais qui affaiblit les chocs qu'ils pourraient recevoir et les frottemens qui es endommageraient.

—Comment naissent les papillons?

— Tout papillon a commencé par être chenille : on en connaît plus de trois cents espèces ; on en découvre tous les jours de nouvelles. Leur taille, leur couleur, leur inclination, leur façon de vivre, tout varie d'une espèce à l'autre ; mais tout est parfaitement uniforme dans la même espèce. Elles sont toutes comme les vers à soie, composées de plusieurs

anneaux qui, en s'éloignant et se rapprochant les uns des autres, portent le corps par-tout où il a besoin d'aller. Elles ont de part et d'autre aux extrémités du corps, un certain nombre de pieds qui jouent et se plient par de petites jointures et sont armés de crochets, pour s'attacher et se cramponner sur l'écorce des arbres. Presque toutes ont un fil dont la matière est une gomme liquide, qu'elles expriment des feuillages dont elles se nourrissent. Se sentent-elles en danger ou d'être emportées par un oiseau, ou froissées sous les branches qui sont en mouvement ? elles attachent à l'arbre quelques légères gouttes de cette gomme, et tombent en la laissant filer par plusieurs petites ouvertures de leurs corps, d'où il se forme autant de différens fils qu'elles rapprochent l'un de l'autre avec leurs pattes; et qui, par une glu naturelle, s'appliquant et se collant l'un sur l'autre, ne forment plus qu'un fil capable de soutenir le corps de l'animal.

— Quoi ! ces vilaines chenilles que je ne regardais qu'avec horreur, et que je me faisais un plaisir à la campagne

d'écraser sous mes pieds, produisent ces jolis papillons qui voltigent de fleur en fleur ? c'est d'une chenille qu'est venu ce beau papillon azuré, dont les ailes sont si larges ? et ce papillon qui a des plaques de nacre sur les siennes, c'est aussi une chenille qui l'a produit ! En vérité, cela ne semble pas possible : comment la chenille qui rampe peut-elle donner naissance au papillon qui vole ? — Quoique cela nous paraisse en effet extraordinaire, il n'y a cependant rien de plus réel que cette métamorphose. C'est vers la fin de l'été, quelquefois avant, que les chenilles, après s'être rassasiées de verdure et après avoir changé de peau plusieurs fois, cessent de manger et se mettent à bâtir une retraite pour y quitter la vie et l'état de chenille, et se transformer ensuite en papillons. Il semble qu'il leur ait été donné de prévoir exactement la durée du temps où elles doivent demeurer en coques ou en nymphes, puisqu'elles règlent sur cette durée la solidité plus ou moins grande de leur tombeau. Celles qui n'y doivent rester que peu de jours,

choisissent une feuille tendre, et la rendent encore plus souple en y versant une certaine glu. La feuille peu-à-peu se courbe, se recoquille, et se sèche autour de l'animal dont elle prend la forme, et à qui elle sert de couverture et d'abri, jusqu'à ce que la chaleur et ses ailes lui permettent de rompre sa prison, et d'aller fendre l'air; d'autres qui ne doivent point tarder non plus que les premières à devenir papillons, se contentent d'attacher leur queue à un arbre, ou au premier trou de ver qu'elles trouveront, sous une poutre ou dans une planche; ou bien elles se suspendent avec un fil, ou avec une goutte de glu à un échalas, et se tiennent en cet état la tête en bas. Elles se couvrent d'une sueur qui s'épaissit et se sèche en forme d'écaille; elles paraissent quelque temps sous la figure d'une poupée informe, où toutes les parties de l'animal futur semblent confondues dans une bouillie qui sert sans doute à les façonner. Enfin cette poupée ou crysalide, après s'être agitée quelque peu, dégage ses pattes et ses ailes qui étaient invisibles et embar-

rassées sous son enveloppe; et devenue papillon, elle s'élance et gagne les champs. Il m'est arrivé quelquefois d'assiter à cette nouvelle naissance; j'avais ramassé plusieurs crysalides, pour observer le travail de la chenille au moment de sa résurrection : ces différentes crysalides me procurèrent différens papillons assez beaux, entre autres le *vulcain* que vous voyez dans cette case, ainsi nommé à cause des bandes rouges qui ornent ses ailes; le *morio* qui paraît deux fois l'année, à la fin de juin et à la fin d'août, et dont la chenille se nourrit ordinairement sur les feuilles des saules; le *paon du jour*, ainsi appelé à cause de sa ressemblance avec le plus beau des papillons de nuit qui s'appelle le *grand paon*. Mais revenons à nos chenilles. Celles qui prévoient qu'elles passeront plusieurs mois et sur-tout l'hiver, dans leur état de nymphes ou crysalides, prennent des précautions différentes de celles dont je vous ai déjà parlé. La plupart s'agitent et se mettent en sueur, puis se roulent sur le sable, dont elles assemblent et réunissent les grains par le

moyen de la colle dont elles sont couvertes. Elles bâtissent ainsi comme un cercueil de pierre, et se pratiquent une voûte sous laquelle elles attendent patiemment leur dernière transformation.

— Vous m'avez dit qu'il y avait des *papillons de jour* et des *papillons de nuit* : apprenez-moi à les distinguer. Je vois là *le papillon bleu de Surinam*, ici *le papillon jaune du Brésil* : plus loin *le papillon panthère*, *le papillon bleu de la Chine* ; mais on n'a pas écrit au bas de leur nom, s'ils volent la nuit ou le jour. — C'est, mon cher Gustave, qu'il est fort aisé de le reconnaître en examinant tout simplement la manière dont chaque papillon et vêtu ; s'il est mis à la légère, si ses ailes ne sont formées que d'une simple gaze, ou d'une étoffe de soie bien mince, on reconnaît qu'il est destiné à voltiger pendant le jour, à la chaleur du soleil ; s'il est revêtu d'une étoffe plus solide, si les ailes sont formées d'un beau velours, si ses petits membres sont enveloppés d'une fourrure épaisse, on reconnaît que la nature l'a destiné

à voltiger pendant la fraîcheur des nuits, à la clarté de la lune. Les *antennes* forment encore une différence entre les *papillons diurnes*, et les *papillons de nuit* qu'on appelle aussi *phalènes*. Dans les papillons diurnes, les *antennes* (on appelle *antennes* ces deux petits filets qui partent de la tête des papillons) sont en masse ou terminées par un globule. Dans les *phalènes*, les antennes sont en filets ou en forme de plumes. — Je vois là plusieurs papillons qui portent le nom de *sphinx* : dans quelle classe les range-t-on ? — Ils forment une classe à part. Les papillons *sphinx*, sont l'intermédiaire entre les papillons diurnes et les phalènes : on les reconnait aisément à leurs antennes anguleuses, prismatiques, amincies à leur extrémité. Leur chenille se file une coque, dans laquelle la crysalide est renfermée. Elle y passe souvent tout l'hiver, et en sort au printemps. On distingue dans cette classe le *sphinx du troëne*, dont le dos alongé a pour ornement des bandes d'un beau rouge ; le *sphinx vitreux*, dont les ailes sont transpa-

rentes; le *sphinx des prés*, dont les ailes vertes sont mêlées de taches rouges; le *sphinx de la lavande*, espèce très-rare, vêtu d'une étoffe d'un vert brillant et d'un bleu foncé changeant en noir; le *sphinx du tithimale*, d'une belle couleur de rose: une plus longue énumération devient inutile. Parcourez toutes ces cases; et jugez par vous-même de l'étonnante variété que la nature met dans ses moindres ouvrages.

— Qu'est-ce donc que je vois? Voilà un nom bien triste donné à l'un de ces papillons. *Le sphinx à tête de mort!* — Ce nom, mon cher Gustave, lui vient de la tête de mort qu'il porte en effet sur son dos, comme vous pouvez le voir en l'examinant de près. Le *solanum*, herbe vénéneuse, est sa nourriture. Il est commun dans une partie de la France, sur-tout vers la partie méridionale. Il fait, en volant, un certain bruit assez monotone, qui est l'effet du froissement de ses ailes. Les lumières l'attirent le soir dans les appartemens; et c'est alors que son espèce de cri, et la tête de mort figurée sur son corselet, le font

prendre pour un papillon de mauvais augure. On trouve cette espèce en Chine et en Égypte ; mais dans ces pays-là les sphinx à tête de mort sont du double plus gros que les nôtres.

— Je vois, au-dessous des cases qui renferment les coquillages, des tableaux sous verre, où sont exposés les plus beaux de tous les papillons : allons les examiner. — Ces beaux papillons nous ont été apportés du Brésil par un voyageur aussi savant que modeste, par *Dombey*, qui a péri sur mer, il y a deux ans, en allant aux États-Unis. Quelques mois avant son départ, j'eus l'avantage de voyager avec lui de Lyon à Paris, et de lui entendre raconter les détails intéressans de ses voyages au Pérou. Il s'était fait une si forte habitude de ces courses lointaines et périlleuses, que, malgré toute la considération dont il jouissait en France, il voulut, quoïque dans un âge assez avancé, aller faire, dans la partie septentrionale de l'Amérique, le même séjour et les mêmes recherches qu'il avait faites dans la partie méridionale. Il est malheureux pour l'histoire naturelle que la mort

l'ait enlevé au milieu de sa traversée. — Puisque vous avéz connu ce voyageur, il fallait lui demander comment il faisait pour prendre ces superbes papillons, sans leur enlever la poussière brillante de leurs ailes. Pour moi, il m'est arrivé quelquefois à la campagne de leur donner la chasse ; mais, quand je les pouvais atteindre, ils étaient déjà tout en lambeaux, et leur poussière s'imprimait tellement sur mes doigts, que leurs ailes n'étaient plus qu'un chiffon de gaze. — C'est, mon ami, que vous les poursuiviez à coups de chapeau. — Assurément, et parfois même il arrivait qu'envoyant le chapeau à travers le feuillage, il s'y accrochait à mon grand déplaisir : c'était un triomphe pour le papillon ; car, au lieu de continuer à le poursuivre à coups de chapeau, j'étais obligé alors de poursuivre mon chapeau, de branche en branche, à coups de pierres, pour le faire tomber de l'arbre. — Les enfans sont les mêmes par-tout, mon cher Gustave : j'ai, comme vous, dans mon premier âge, poursuivi les papillons à coups de chapeau ; mais,

en les prenant alors, je n'avais pas le dessein de les conserver. Dans la suite, le desir d'en faire une collection m'inspira l'idée de les poursuivre avec méthode, c'est-à-dire, à la manière des naturalistes. J'attachai au bout d'un bâton léger un cerceau d'osier, auquel tenait une longue poche de gaze. Ce filet ressemble assez à une truble. Je m'en servis avec le plus grand succès ; et en très-peu de temps j'eus une collection considérable de *papillons*, de *mouches luisantes*, et de *demoiselles aquatiques*. On compte beaucoup d'espèces parmi ces derniers insectes : la plus jolie est la *louise*, dont le corps d'un vert cuivreux se balance sur des ailes vitreuses, terminées par une tache d'un noir foncé.

— Oh ! laissez-moi faire. A peine arrivé à la campagne, je veux commencer aussi une collection d'insectes. Je sais maintenant de quelle manière il faut s'y prendre, et je n'aurai plus de repos que je n'aie un filet de gaze ; mais il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse encore, c'est la chasse des papillons de nuit. Puisque ces

derniers se cachent pendant le jour, il faut les aller saisir dans leur retraite; et cela ne doit pas être bien aisé! — Rien ne serait en effet plus difficile; mais il y a un moyen bien simple, c'est de n'aller à la chasse des *phalènes* que la nuit. — Bon! est-ce qu'on y voit dans l'obscurité? — Non pas sans lumière; aussi doit-on en porter une. — Mais une lumière embarrasse; elle écarte sans doute les insectes. — Au contraire, elle les attire, et en très-grand nombre. La chasse des papillons nocturnes ne se fait pas autrement. On sort avec une lanterne pendant les nuits calmes de l'été : les phalènes, attirées par la clarté, accourent de toutes parts. — Oh! ce doit être une chasse bien amusante! Que de plaisirs je vais me procurer désormais à la campagne! J'aurai des boîtes remplies des plus beaux papillons. Quelle joie si je puis y coller le *grand paon*, le *vulcain* et le *papillon nacré!* — Vous regardez donc, mon cher ami, les papillons les plus brillans comme les plus précieux? — Oui sans doute. — Eh bien! l'extérieur vous séduit en-

ore. Nous avons en France une *pha-*
ne qui porte un habit sans éclat,
t qui est plus précieuse mille fois
ue ces beaux papillons que Dombey
ous a apportés du Brésil. — Quelle
st donc cette phalène? — Celle dont
œuf produit une petite chenille, à
industrie de laquelle vous devez les
as de soie qui vous servent d'or-
ement. — Quoi! toute la soie qui
xiste nous vient de l'industrie d'un
nsecte! — Oui, mon cher Gustave; et
oici comment. Les petits œufs ronds
t grisâtres de la *phalène du mûrier*
closent à une chaleur de douze de-
rés et demi. Ils produisent des ver-
nisseaux presque imperceptibles; et
'est de-là que leur est venu le nom
e *vers à soie* : une feuille de mûrier
ien tendre suffit alors pour en nourrir
ne grande quantité. Dès qu'ils ac-
uièrent quelque force, on les distri-
ue sur des lits de feuilles, et on a
oin de les tenir avec beaucoup de
ropreté : ils changent d'habit plu-
ieurs fois. Au bout d'un mois, le
er à soie est d'un assez beau blanc :
n y distingue aisément les quatre
roissans qui lui sont particuliers, et

l'épine qu'il porte sur son dernier anneau ; il dévore alors de grandes feuilles de mûrier en un seul jour. Cette surabondance de nourriture se change en soie ; et il monte, pour filer, sur les petites branches de bruyère qu'on lui présente. La *soie* est un mucilage végétal, combiné avec une huile animale particulière, qui lui donne sa souplesse, sa ductilité et son élasticité ; elle se dessèche et prend de la consistance, aussitôt qu'elle éprouve le contact de l'air. Les premiers fils du ver à soie ne sont qu'une bourre très-grossière. L'animal s'établit sur le premier réseau ; et, par le mouvement régulier de sa tête, il construit sa coque, qu'il achève en sept ou huit jours : elle est d'un seul fil, qui est, suivant Lyonnet, de sept ou huit cents pieds de longueur. La soie des derniers fils est toujours trop fine et trop gommée pour être détachée. Après qu'il a été dans cette retraite un temps suffisant pour se changer en nymphe, et de nymphe en papillon, pour lors il est question de sortir ; et il sort en effet par le côté le plus pointu de la coque, ayant eu

oin d'avance de n'y point appliquer
le colle, pour se ménager une sortie
ibre. Quand on ne veut pas conser-
er l'animal pour la régénération de
'espèce, on le fait périr dans l'eau
ouillante. La matière de la coque
st employée à différens usages. La
ourre ne peut se devider : on la carde,
n la file ; elle se nomme filoselle.
es *cocons*, après avoir donné toute
a soie qu'ils peuvent fournir, de-
iennent la matière de fleurs artifi-
ielles. Quand on veut conserver l'a-
imal, on garde le *cocon* : la pha-
ène qui en sort est connaissable à ses
ntennes en peigne, et à ses ailes ra-
attues. Les femelles sont presque
ujours immobiles ; les mâles, plus
etits, agitent beaucoup leurs ailes,
ais volent très-peu : les uns et les
utres meurent quelques jours après
a ponte.

— En vérité, j'ai peine à revenir
e mon étonnement. Ainsi donc la
lus belle parure des hommes est l'ou-
rage d'un ver ! — Et n'est-ce pas
ussi d'un petit ver que naît l'abeille,
l'industrie de laquelle nous devons
e miel ? L'insecte appelé *demoiselle*

a des ailes richement ornées : l'abeille n'a qu'un habit très-commun ; et cependant quel suc délicieux cet insecte a l'art de tirer des fleurs ! Il nous fournit le miel et la cire. Quand je travaille le soir à la lueur douce d'une bougie, je sais, et je n'y songe pas sans plaisir, que je dois cette belle clarté à l'industrie de l'abeille. La cire dont ma bougie est formée lui a coûté bien des voyages ; et le secret de la composer, l'abeille seule le possède. En vain le savant et laborieux Réaumur a voulu tenter de le leur ravir : tous ses essais ont été infructueux. Faire de la cire ! rien ne semble plus facile en apparence. Eh bien ! tous les efforts, toutes les combinaisons de l'esprit humain ont échoué dans cette entreprise. De longues méditations, des essais de toute espèce n'ont servi qu'à faire avouer à Réaumur sa défaite : il est convenu que la préparation de la cire, dans l'estomac de l'abeille, est un mystère pour nous.

—Puisque vous parlez des abeilles, dites-moi, je vous prie.... Mais voilà que le temps vient de s'écouler : on se retire ; il ne nous reste plus qu'à nous réfugier dans le jardin.

Nous descendîmes en effet. Gustave se livrait au plaisir d'examiner différentes fleurs. Nous traversions des plates-bandes couvertes de *bleuets*, de *pavots* et de *pieds-d'alouette*. Ces fleurs étant en si grand nombre, Gustave crut qu'il pouvait en cueillir une sans conséquence, et il la cueillit; mais aussitôt un garde lui cria de loin : « Ne touchez à rien; il est défendu « de cueillir une seule fleur. » Gustave fut sensible à ces paroles. Comme ces gardes sont ridicules ! me dit-il. Vous le voyez : je n'ai pris qu'une seule fleur de bleuet. — N'importe, mon cher ami, vous avez eu tort. Le nombre des personnes qui se promènent chaque jour dans ce jardin est très-considérable; s'il était permis à chacun de cueillir une seule fleur dans ces plates-bandes, elles seraient bientôt dégarnies, et ce beau coup-d'œil qui vous fait tant de plaisir n'existerait plus pour vous : vous êtes donc aussi intéressé qu'un autre à ce qu'on ne laisse pas dévaster un jardin qui appartient au public. — Oui, je le sens; rien de plus juste : j'ai eu tort, et le garde a eu raison. Quel dom-

mage si ce jardin qui me plaît tant pouvait jamais perdre quelque chose de son éclat ! Nous avons encore plus d'un voyage à y faire.

VOYAGE

AU

JARDIN DES PLANTES.

TROISIÈME JOURNÉE.

La curiosité de Gustave devenait de plus en plus impatiente. Il eût voulu embrasser d'un coup-d'œil l'immensité de la nature, et connaître à-la-fois tous ses secrets. Le jour, il accablait ses parens de mille questions; la nuit des songes confus lui peignaient l'assemblage des productions naturelles, dont il avait vu des échantillons au Jardin des Plantes. Il se croyait transporté aux campagnes du Brésil, et il poursuivait avec une truble de gaze, ces beaux papillons dont les ailes ont la couleur et l'éclat de la topaze, du saphir et de l'émeraude. Il s'imaginait errer dans les campagnes au

milieu de la nuit, tenant d'une main une lanterne pour attirer les phalènes, et de l'autre un filet pour les attraper. Il se voyait entouré de chenilles, de crysalides et de papillons de toutes les formes : mais à son réveil il s'impatientait de se trouver les mains vides, et il n'en desirait que plus vivement de pouvoir bientôt réaliser ses songes.

Le jour de notre troisième voyage étant arrivé, Gustave accourt chez moi : Venez, me dit-il, il est temps; venez satisfaire ma curiosité. Le Jardin des Plantes est à mes yeux la merveille de Paris : je donnerais beaucoup pour être logé dans ses environs; il me semble que je n'en sortirais jamais. Charmé de l'enthousiasme de mon jeune ami, je le suis : Croiriez-vous, me dit-il en chemin, que je vois maintenant des papillons jusqu'au milieu des rues de Paris? En voilà deux qui voltigent tout près de nous : comment ont-ils pu se résoudre à quitter la campagne, pour venir habiter les tristes rues de Paris? A leur place j'aurais préféré la liberté des champs et l'émail d'une prairie... — Aussi n'est-ce point par goût, mon cher

Gustave, que ces pauvres papillons voltigent ainsi au milieu de la ville; s'ils avoient été libres de choisir le lieu de leur résidence, ils auraient préféré sans doute le calme des champs au fracas de la cité : mais il arrive souvent que les gens de la campagne, en apportant au marché des légumes et des fruits, apportent sans le savoir quelques crysalides prêtes à éclore. Les papillons qui en sortent, voltigent ça et là, cherchant de la verdure et des fleurs; ils sont aussi surpris de se trouver dans les rues de Paris, que vous l'êtes de les y voir. Cependant nous voici au Jardin des Plantes ; et les galeries ne sont point ouvertes. Dirigeons ailleurs nos pas : allons rendre visite aux chameaux et aux dromadaires que je vois là-bas sous ces arbres.

— O ciel ! des chameaux vivans ! je les apperçois . . . courons-y ! O quelles masses énormes ! quels animaux singuliers ! et ils se contentent de brouter un peu d'herbe ! — Oui, mon ami, encore les chameaux semblent préférer aux herbes les plus douces, l'absynthe, le chardon, l'ortie

et les autres végétaux épineux. Tant qu'ils trouvent de l'herbe à brouter, ils se passent très-aisément de boire. Cette faculté, si précieuse dans le climat aride où la nature les a placés, n'est pas de pure habitude, c'est un effet de leur conformation ; ils ont un estomac de plus que les autres animaux ruminans : cet estomac, qui est d'une grande capacité, leur sert de réservoir pour contenir l'eau qu'ils boivent en très-grande abondance ; et lorsqu'ils sont pressés par la soif, ils font remonter une partie de cette eau dans leur panse, et jusques dans l'œsophage. Il faut connaître le pays natal de ces animaux, pour savoir combien ils y sont utiles ; leur lait fait la nourriture ordinaire des Arabes : la chair des chameaux est bonne à manger, sur-tout celle des jeunes : leur poil est fin et moelleux, et se renouvelle tous les ans, par une mue complète : on en fait de très-belles étoffes. — Ces animaux portent-ils des fardeaux considérables? A en juger par leur taille, ils doivent être bien vigoureux. — Les grands chameaux portent ordinaire-

ment un millier pesant; et les plus petits six à sept cents. On les accoutume à se mettre à genoux pour être plus facilement chargés; ils s'y mettent sans résistance, car ils sont très-laborieux; mais si on les charge d'un fardeau excessif, ils refusent constamment de se lever pour se mettre en marche.—Il me semble qu'ils ne doivent pas marcher fort vîte : leur cou monstrueux doit les embarrasser. — Il s'en faut bien, mon ami, que leur course soit lente; ils peuvent faire trois cents lieues en huit jours, presque sans s'arrêter, et sans boire et manger que très-peu. — Certes, c'est un trésor qu'un animal comme celui-là! Quelle différence y a-t-il entre le chameau et le dromadaire? — Ce sont deux animaux à-peu-près semblables. Le chameau porte deux bosses sur le dos, et le dromadaire n'en a qu'une.

— Qu'est-ce que je vois? Des dames examinent à travers une claie les animaux très-familiers : elles leur donnent à manger dans la main! Je suis curieux de voir s'ils voudraient aussi manger dans la mienne. — Assurément; ils recevront avec joie,

et viendront de même vous demander en vous voyant, si vous n'avez rien à leur offrir. L'habitude de voir des hommes, et d'en recevoir des bienfaits, les a rendus plus confians encore que nos animaux domestiques : celui que vous voyez dans cette enceinte de gazon est un cerf; celui qui se promène à côté de nous est un daim. — Le cerf me paraît beau : mais le daim me plaît davantage. Son bois s'épanouit mieux ; il est travaillé avec plus d'art, et sa robe mouchetée me semble plus riche. — Ce sont, mon cher Gustave, deux de ces animaux innocens, doux et tranquilles, qui ne semblent être faits que pour embellir et animer la paisible solitude des forêts. Ils se ressemblent à beaucoup d'égards : cependant il est rare de trouver des daims dans les pays qui sont peuplés de beaucoup de cerfs; à moins qu'on ne les y ait apportés. Ils paraissent être d'une nature moins robuste et moins agreste que celle du cerf; ils sont aussi beaucoup moins communs dans les forêts. On les élève dans ses parcs où ils sont, pour ainsi dire, à demi domestiques. L'Angleterre est

pays de l'Europe où il y en a le lus ; et l'on y fait grand cas de cette enaison. Les chiens la préfèrent ussi à la chair de tous les autres nimaux ; et, lorsqu'ils ont une fois angé du daim, ils ont beaucoup de eine à garder le change sur le cerf u sur le chevreuil. Il y a des daims ux environs de Paris et dans quelues départemens de la France. Il en a en Espagne et en Allemane : il y en a aussi en Amérique, ui, peut-être, suivant Buffon, y ont té transportés d'Europe : il semble ue ce soit un animal des climats empérés, car il n'y en a point en ussie ; et l'on n'en trouve que très-arement dans les forêts de Suède et es autres pays du Nord. Les cerfs sont ien plus généralement répandus. Il en a par-tout en Europe, même n Norvège et dans tout le Nord, à exception peut-être de la Laponie : n en trouve aussi beaucoup en Asie, ur-tout en Tartarie et dans les proinces septentrionales de la Chine. On les trouve en Amérique, car ceux du Canada ne diffèrent des-nôtres que par la hauteur du bois et par sa di-

rection qui, quelquefois, n'est pas droite en avant, comme dans les têtes de nos cerfs, mais qui retourne en arrière par une inflexion bien marquée. — Je n'aurais jamais cru que de tels animaux pussent devenir aussi familiers; sans cette claie qui les retient, ce cerf et ce daim me suivraient comme le petit Azor. — Je vous l'ai déjà dit, mon cher Gustave, ces animaux sont d'un naturel assez simple, et leur éducation n'est pas difficile. Ignorez-vous d'ailleurs quelle est la puissance de l'homme ? Il domine également sur la brebis timide et sur le tigre féroce : il enchaîne le *lion* dans les plaines brûlantes du Zaara ; il arrache *l'ours blanc* aux glaces du Pôle, le *léopard* aux cavernes du Sénégal; il dompte *l'hyœne* cruelle ; il apprivoise *l'éléphant*. Que diriez-vous si je vous montrais dans l'enceinte de ce jardin quelques-uns de ces animaux que l'homme a soumis, et dont il a changé le caractère ? — Je serais ravi si je pouvais les voir sans danger. Où sont-ils ? mangent-ils aussi dans la main ? — Pas tout-à-fait : ils conservent encore quel-

que chose de sauvage, et l'on doit oujours s'en défier. Pour les empêcher de nuire, on ne les laisse pas ouir d'une liberté absolue : ils ne ont pas garrottés ; mais ils sont dans des loges grillées, au travers desquelles on peut les observer sans crainte. Puisque nous avons commencé notre visite aux quadrupèdes, nous pouvons aller voir la *ménagerie*. Elle vient de faire une perte considérable : mais enfin nous examinerons le peu d'animaux qu'elle contient; il y en a encore assez pour nous procurer quelque plaisir. — Quelle est donc cette perte que la ménagerie vient de faire ? — Celle d'un lion dont l'histoire est très-intéressante. — Et de quoi est-il mort ? — Je vous le dirai après que nous aurons observé les animaux vivans. Ceux-ci méritent de fixer d'abord notre attention : un singe même sur la terre vaut mieux qu'un lion enterré. Voyez d'abord l'aspect de la ménagerie ? — Grand dieu ! c'est une véritable prison. C'est donc dans ces loges pratiquées tout autour que sont enfermés les animaux dangereux ? Leur séjour n'est

pas agréable.— Ajoutez encore qu'il n'est pas sain : ces loges sont trop resserrées ; l'animal ne peut pas y faire assez de mouvement : c'est autant le vice du local, que le défaut et la mauvaise qualité de la nourriture, qui a avancé la mort de plusieurs animaux précieux : aussi ce local n'est-il que provisoire.

Avant de pouvoir entrer dans la ménagerie, nous appelâmes longtemps le citoyen Cassal qui en est le gouverneur ; il nous entendit enfin, et vint nous ouvrir la porte de fer : la tristesse était peinte sur son visage. Gustave, à qui rien n'échappe, me le fit remarquer. Je sais ce qui l'afflige, lui répondis-je, et vous le saurez quand nous sortirons d'ici. Suivons-le maintenant, et écoutons ce qu'il va nous dire. Gustave prêta l'oreille, et le gouverneur commença ainsi :

Cet animal que vous voyez là couché, et qui ressemble à un gros chien blanc, est *l'ours de la mer glaciale*. Cet animal est beaucoup plus féroce que l'ours ordinaire ; sa voix ressemble plutôt à l'aboiement d'un chien enroué, qu'au cri ou au

gros murmure de l'ours commun. Celui-ci est aveugle ; et nous ne savons pas comment il l'est devenu. Celui de la loge qui est à côté, voit clair, mais il dépérit ; et bientôt peut-être sa perte pourra être ajoutée à toutes celles que nous avons faites.

Vous voyez dans cette loge un superbe oiseau : c'est le *grand ara rouge*. Il se trouve dans tous les climats chauds de l'Amérique, aux Antilles, au Mexique, au Pérou, à la Guyane, au Brésil ; et cette espèce, très-nombreuse et très-répandue en Amérique, ne se trouve nulle part dans l'ancien Continent. Les aras habitent les bois, dans les terrains humides plantés de palmiers ; ils vont ordinairement par paires et rarement en troupes. Quelquefois néanmoins ils se rassemblent le matin pour crier tous ensemble, et se font entendre de très-loin ; ils jettent les mêmes cris lorsque quelque objet les effraie ou les surprend ; ils ne manquent jamais aussi de crier en volant ; et, de tous les perroquets, ce sont ceux qui volent le mieux.

Je n'ai pas besoin de vous nommer l'animal que cette loge renferme :

vous reconnaissez le *singe*. Celui-ci est un *magot*, c'est de tous les singes celui qui s'accommode le mieux de la température de notre climat : quoiqu'il ne soit pas délicat, il est toujours triste et souvent maussade ; il fait souvent la grimace : il m'entend quand je lui parle, et obéit aux ordres que je lui donne. (*en s'adressant au singe*) Allons, méchant, les mains sur la tête : voulez-vous obéir ? les mains sur la tête, vous dis-je. (Ici le magot fit une laide grimace, et, se tenant debout sur les deux pattes de derrière, il joignit sur sa tête celles de devant.)

Voici un autre singe : sa figure est à-peu-près aussi laide que celle de son voisin : c'est le *mandrill*. Cette espèce de babouin se trouve à la Côte-d'or et dans les autres provinces méridionales de l'Afrique, où les Nègres l'appellent *boggo*. Il a le museau sillonné des deux côtés de rides longitudinales, profondes et très-marquées, la face nue et de couleur bleuâtre : il est assez caressant ; dès que je lui dis : Embrassez-moi, il passe ses mains à travers les barreaux, et m'embrasse. Vous le voyez.

Dans cette loge, sont trois petits *oups*. Le loup, tant à l'extérieur qu'à intérieur, ressemble si fort au chien, u'il paraît être modelé sur la même orme; mais le naturel est si différ-ent, que non seulement ils sont incompatibles, mais antipathiques par ature, ennemis par instinct. Un eune chien frissonne au premier aspect du loup; il fuit à l'odeur seule, ui, quoique inconnue, lui répugne si ort, qu'il vient en tremblant se anger entre les jambes de son maître; l n'y a que les chiens très-forts et rès-vigoureux qui osent se mesurer avec lui; encore n'ont-ils pas souvent l'avantage, sur-tout s'ils ne sont pas armés par l'homme d'un collier de fer hérissé de pointes. Le loup a beaucoup de force, sur-tout dans les parties antérieures du cou et de la mâchoire. Il porte avec sa gueule un mouton sans le laisser toucher à terre, et court en même temps plus vîte que les bergers; en sorte qu'il n'y a que les chiens qui puissent l'atteindre et lui faire lâcher prise. Le loup est très-vorace : l'odeur du carnage l'attire de plus d'une lieue : il

préfère la chair vivante à la chai
morte, et cependant il dévore le
voieries les plus infectes ; il aime l
chair humaine, et peut-être, s'il étai
le plus fort, n'en mangerait-il pa
d'autre. On a vu des loups suivre le
armées, arriver en nombre à de
champs de bataille où l'on n'avai
enterré que négligemment les corps
les découvrir, les dévorer avec une
insatiable avidité ; et ces mêmes
loups, accoutumés à la chair humaine,
se jeter ensuite sur les hommes, at-
taquer le berger plutôt que le trou-
peau, dévorer des femmes, emporter
des enfans. L'on a appelé ces mau-
vais loups, *loups-garoux*, c'est-à-dire,
loups dont il faut se garer.

Cette autre loge est habitée par des
animaux qu'on appelle *loups-cerviers*:
cette espèce de loup, qu'on appelle
aussi *lynx*, a les yeux vifs, brillans.
Il vit de chasse, et poursuit son gibier
jusqu'à la cime des arbres ; les chats
sauvages, les martres, les hermines,
les écureuils ne peuvent lui échapper;
il saisit aussi les oiseaux ; il attend
les cerfs, les chevreuils et les lièvres
au passage, et s'élance dessus : il les

prend à la gorge, et, lorsqu'il s'est rendu maître de sa victime, il lui suce le sang et lui ouvre la tête pour manger la cervelle ; après quoi souvent il l'abandonne pour en chercher une autre.

Voici une loge où est enfermé un renard. Vous savez que c'est un animal fameux par ses ruses ; il mérite en partie sa réputation : c'est un ennemi plus redoutable par son adresse que par sa force. Le renard habite ordinairement au bord des bois, à portée des hameaux ; il écoute le chant des coqs et le cri des volailles ; il les savoure de loin ; il prend habilement son temps, cache son dessein et sa marche, se glisse, se traîne, arrive, et fait rarement des tentatives inutiles ; il attend aussi les lièvres au passage, et, quand il ne saute pas assez juste pour les atteindre, il revient se mettre à son poste, et saute de nouveau comme pour chercher la cause qui lui a fait manquer sa proie ; il observe attentivement les pipées et les lacets, devance le pipeur, et emporte successivement les oiseaux qui se sont empêtrés. Il les dépose en

différens endroits, sur-tout aux bords des chemins, dans les ornières, sous de la mousse, sous un genièvre, les y laisse quelquefois deux ou trois jours, et sait parfaitement les retrouver au besoin ; il découvre les nids de perdrix, de cailles, prend la mère sur les œufs, et détruit une quantité considérable de gibier.

Je regrette de n'avoir plus à vous montrer qu'un *kakatoës à huppe jaune*. Le plumage de ce perroquet est d'un beau blanc : sa huppe est d'un jaune citron : elle est, comme vous le voyez, composée de longues plumes molles et effilées, que l'oiseau relève et jette en avant. La manière dont il témoigne sa joie est de secouer vivement la tête plusieurs fois de haut en bas, faisant un peu craquer son bec et relevant sa belle huppe ; il rend caresse pour caresse ; il touche le visage de sa langue, et semble vous lécher ; il aiguise souvent son bec en rongeant et cassant le bois. Buffon prétend qu'il ne peut supporter d'être en cage : celui-ci cependant supporte assez bien sa captivité.

Voilà, pour le moment, tout ce que contient la ménagerie. Nous avons perdu, il y a peu de jours, l'animal qui en faisait le plus bel ornement, le lion. Depuis quelque temps, nous attendons deux superbes éléphans, qui doivent nous arriver de Hollande. Ils faisaient partie de la ménagerie du Stathouder. Nous les aurions déjà reçus sans les difficultés qu'entraîne leur transport. On ne sait de quelle manière les faire voyager. Sans les nombreux canaux qu'il faut passer sur des ponts de planches, pour venir de Hollande à Paris, on leur aurait fait faire le voyage à pied. Mais les éléphans craignent l'eau, et n'aiment pas à traverser les ponts de planches. On avait en conséquence préparé des loges montées sur des roues, afin de pouvoir les voiturer commodément; et pour les accoutumer d'avance à leur demeure mouvante, on ne leur donnait plus à manger que dans ces loges destinées au voyage. Le jour du départ étant arrivé, on fait entrer les éléphans dans les voitures, et le cornack, ou conducteur, en ferme la porte. Le mâle à l'instant donne un

coup de tête ; la porte ne résiste pas : elle tombe, et l'éléphant sort avec tranquillité. Il fallut dès-lors songer à faire sortir la femelle. Le voyage fut rompu. On cherche maintenant les moyens de l'exécuter.

Le citoyen Cassal venait de nous reconduire jusqu'à la porte. Nous lui témoignâmes toute notre reconnaissance, et nous le quittâmes. Gustave me dit aussitôt : Remplissez la promesse que vous m'avez faite. Dites-moi pourquoi le citoyen Cassal est si triste. Est-il toujours comme cela ? est-ce avec ces animaux taciturnes qu'il a contracté cet air froid et sombre ? — Mon cher Gustave, son affliction vient de sa sensibilité. Le vide que la mort du lion laisse dans la ménagerie lui est plus sensible qu'à tout autre. Sa perte a dû l'affliger cruellement : elle a dû lui rappeler d'autres pertes plus douloureuses encore. Il est, en quelque sorte, le père de ces animaux, puisqu'il les nourrit. C'est en les aimant qu'il vient à bout de s'en faire aimer. Croyez-vous qu'il soit insensible aux caresses du *mandrill* et du *kakatoës* ? vous en

vez été le témoin. Si la perruche
le votre bonne maman venait à
nourir, quel sujet d'affliction ne
erait-ce pas! — Hélas! je ne sais si
lle pourrait y survivre. — Vous
oyez donc que l'on peut s'attacher à
es animaux et être très-sensible à
eur perte : c'est le cas où se trouve
ujourd'hui le citoyen Cassal. Ajou-
ez-y un petit accident très-désa-
réable et très-propre à donner de
'humeur. Vous avez vu le *magot*,
spèce de singe dont la figure est fort
ide et dont les manières sont plus
ides encore. Ce malicieux animal
dernièrement, d'une de ses pattes,
corché vigoureusement le nez de son
ouverneur, qui se serait fort passé
e cette caresse. L'écorchure n'est
as dangereuse ; mais elle a été dou-
oureuse, et j'ai jugé qu'elle n'était
as tout-à-fait guérie. — Oh! oh! je
ois maintenant pourquoi le citoyen
assal porte encore sur son nez une
ouche de taffetas noir. Je le plains
e tout mon cœur; il ne méritait pas un
areil traitement, et à sa place j'aurais
ien plus d'humeur que lui : je me ven-
erais du *magot*. — Qu'y gagneriez-

vous? vous le rendriez encore plus méchant; et une autre fois vous n'en seriez pas quitte à si bon marché.

Nous nous promenions cependant dans les allées du jardin. Gustave me faisait mille questions sur la ménagerie, et je tâchais d'y répondre de mon mieux. Cette ménagerie, lui disais-je, est formée des débris de celle que l'ancien gouvernement entretenait à Versailles. On l'a transférée il y a quelques années au Jardin des Plantes, pour y servir à l'instruction publique; et, dans la vue de la rendre un peu plus brillante, on la peupla de tous les animaux qu'on donnait en spectacle à Paris. Ainsi l'ours, qui dansait dans les rues au son du flageolet et au bruit du tambourin, fut mandé pour être consigné dans une loge garnie de barreaux de fer. Sa dernière condition fut la pire de toutes. Le singe qui gambadait à la foire, ou qui se promenait dans Paris assis gravement sur la bosse d'un dromadaire; la panthère qui voyageait de ville en ville pour attirer les regards des curieux, tout fut attiré à la ménagerie nationale.

Le citoyen Cassal possédait des animaux rares ; on les lui demanda ; et, pour lui rendre moins sensible la perte de sa propriété, on lui donna la garde de tous les animaux réunis.

— Est-ce que le lion qui vient de mourir était un de ces animaux courant les rues ? Vous m'avez promis de me raconter son histoire, je suis impatient de l'entendre. Comment approcher d'un lion vivant ? comment le transporter d'un pays à l'autre ? comment le nourrir ? — Je vais satisfaire votre impatience, mon cher Gustave, allons nous asseoir sur ce banc. Mais quoi ! le citoyen Toscan, du Jardin des Plantes, y est assis ! Prions-le de nous faire lui-même l'histoire du lion de la ménagerie : personne ne peut la faire avec autant d'exactitude ; je m'instruirai autant que vous en l'écoutant.

Nous nous approchons en effet du naturaliste ; il se rend aisément à notre prière ; je m'assieds à sa droite, Gustave s'assied à sa gauche, et le citoyen Toscan commence ainsi sa narration :

Le lion est le plus terrible et le

plus puissant de tous les animaux ; mais c'est dans l'histoire de son espèce qu'il faut chercher ce que le lion de la ménagerie a perdu par sa captivité, ou ce qu'il a acquis par l'influence de la société et les bienfaits de l'homme. Né sous le climat brûlant de l'Afrique, le lion surpasse tous les animaux en intrépidité. Une tête énorme, couverte de longs poils ondés de couleur fauve ; un large front qui, dans la fureur, se sillonne de rides profondes ; des yeux vifs et perçans, ombragés d'épais sourcils ; un corps aussi solide que nerveux, modèle de la force jointe à l'agilité ; une crinière qui en couvre toutes les parties antérieures, et qui, avec l'âge, devient toujours plus longue ; une queue souple et vigoureuse, qui, dans ses mouvemens précipités, terrasse et brise l'ennemi qu'elle étreint ; des jambes grosses et charnues ; des pieds armés de griffes relevées et pliées en arrière, et qui ne s'étendent que sur la proie qu'ils saisissent, tels sont les caractères qui distinguent à l'extérieur le lion de tous les autres quadrupèdes. Sa plus grande taille est

d'environ huit pieds de longueur sur quatre pieds de hauteur; mais quoique inférieure à celle de l'éléphant, de l'hippopotame, du rhinocéros, ou du taureau, elle est si bien prise et si bien proportionnée, qu'il suffit de voir cet animal pour le juger capable d'attaquer avec courage, et de vaincre ceux qui le surpassent en grandeur.

La lionne est plus petite dans toutes ses dimensions; elle ne porte point de crinière : ses traits moins exprimés, ou plutôt radoucis, indiquent que ses besoins sont aussi plus doux. Sa force est dans l'amour maternel. Dès qu'elle a des petits, elle ne connaît plus de danger; elle se jette indifféremment sur les hommes et sur les animaux dont elle redoute l'approche pour ses lionceaux; et, quand on veut les lui enlever, ni le nombre des agresseurs, ni la grandeur du péril, ne peut l'intimider; elle les défend jusqu'à la dernière extrémité. Mais rarement risque-t-on de les lui ravir à force ouverte; on profite du temps qu'absente elle chasse pour leur apporter de la pâture. Si la

lionne vient assez tôt pour courir après les ravisseurs, et les atteindre, ils lui jettent un de ses lionceaux; et, tandis qu'elle le porte à sa caverne, ils ne perdent pas un moment pour s'échapper avec les autres.

Les lions nouveaux-nés sont forts petits : la durée de leur croissance étant au moins de trois ou quatre ans, il est à présumer que la durée de leur vie est à-peu-près de vingt-cinq.

Buffon a trop accordé aux lois physiques sur les qualités morales des êtres. Tout se tempère, a-t-il dit, dans un climat tempéré : tout est excès dans un climat excessif. Selon lui, les appétits véhémens du lion ne sont que l'effet de l'ardeur du soleil, qui exalte les qualités des plantes comme celles des animaux. Cependant le même sol qui produit les épiceries se couvre aussi des fruits les plus rafraîchissans; et dans ces contrées brûlantes, où prennent naissance tant d'animaux féroces, habitent aussi ces innocentes et timides gazelles, qui ne demandent à la terre qu'un peu d'herbe pour toute nourriture, et à ses habitans que paix et

tranquillité pour vivre heureuses. Les lions du mont Atlas dont la cime est souvent couverte de neige, n'ont point dégénéré en respirant un air plus tempéré ; ils ne sont ni moins hardis ni moins courageux que ceux des plaines et des environs du Zaara. D'ailleurs ils fréquentent peu ce désert couvert de sables stériles, et qui ne leur présente aucune pâture.

Tous les animaux sont la proie du lion. Il n'est lui-même la proie d'aucun. Seul il attaque souvent une caravane entière de voyageurs. Les menaces, les cris, le bruit des armes à feu, ses blessures, le sang qui en découle l'irritent, mais ne l'effraient point.

Le lion n'est pourtant pas cruel : il n'attaque et ne tue que par nécessité. Dès qu'il est repu, il est en pleine paix. On connaît ses diverses affections par les mouvemens de sa queue. Quand elle est immobile, il est paisible et doux, sa tête est baissée, son œil est tranquille, sa physionomie est calme : tous ses traits sont en repos. Entre-t-il en fureur ; il se bat les flancs de sa queue, il en bat la terre, il agite sa crinière, fait mouvoir la

peau de sa face, remue ses gros sourcils, montre des dents menaçantes, tire sa langue armée de pointes dures. Force et générosité sont deux sentimens presque inséparables dans l'homme comme dans l'animal. La colère du lion est noble et généreuse. Avec des appétits très-impétueux, la nature lui donna un caractère susceptible de modifications douces et sociales. S'il s'irrite des mauvais traitemens, il conserve sa reconnaissance des bienfaits. Parmi une foule de traits également touchans, je vous citerai celui de la lionne du fort Saint-Louis, dont parle Desmarchais dans son Voyage de la Guinée.

Les Français du fort Saint-Louis avaient une belle lionne qu'ils gardaient enchaînée pour l'envoyer en France. Cet animal fut atteint d'un mal violent à la mâchoire, et, n'étant plus capable de manger, il fut bientôt réduit à l'extrémité. Les gens du fort, désespérant de sa guérison, lui ôtèrent la chaîne et jetèrent le corps dans un champ voisin. Il était dans cet état lorsqu'un Français, nommé Compagnon, l'apperçut au

retour de la chasse. Ses yeux étaient fermés; sa gueule ouverte et déjà remplie de fourmis. Compagnon prit pitié de ce pauvre animal; et, s'imaginant lui trouver quelque reste de vie, il lui lava le gosier avec de l'eau, et lui fit avaler un peu de lait. Un remède si simple eut des effets merveilleux. La lionne fut rapportée au fort. On en prit tant de soin, qu'elle se rétablit par degrés; mais, n'oubliant pas à qui elle était redevable d'un si grand service, elle conçut tant d'affection pour son bienfaiteur, qu'elle ne voulait rien prendre que de sa main; et, lorsqu'elle fut tout-à-fait guérie, elle le suivait dans l'île, avec un cordon au cou, comme le chien le plus familier.

Des voyageurs nous parlent encore de lions conduits à la guerre ou menés à la chasse, et qui, fidèles à leur maître, ne déployaient leur force et leur courage que contre ses ennemis. On lit dans l'histoire des croisades, qu'un chevalier français en avait apprivoisé un, qui le suivait par-tout, et combattait à ses côtés. A son retour en Europe, ce chevalier ne

pouvant embarquer son lion avec lui dans le vaisseau qui le portait, l'animal le suivit à la nage tant que ses forces le lui permirent, et se noya enfin d'épuisement. Antoine les avait soumis au joug. Il fut le premier dans Rome qui les attela à un char. C'était, dit Pline, pendant la guerre civile, après la bataille de Pharsale. Symbole de ces temps désastreux, ce prodige signifiait que des ames nobles et généreuses subissaient le joug. En effet, ajoute-t-il, Antoine, traîné par des lions avec la comédienne Cythéris, était un phénomène plus monstrueux encore que toutes les atrocités de ce siècle.

Venons maintenant au lion de la ménagerie, dont vous desirez surtout connaître l'histoire. Né au Sénégal, il fut pris très-jeune, et élevé dans le pays avec un chien braque du même âge. Au bout de quelque temps ces deux animaux furent donnés au directeur de la compagnie des Indes, qui les envoya en France, et en fit présent au gouvernement. Ils débarquèrent à l'Orient, et arrivèrent à Versailles, le 28 septembre 1788.

Ils avaient alors sept à huit mois: on les enferma dans la même loge.

Cependant leur enfance n'avait point été captive. Libres dans la maison de leur maître, se nourrissant des restes de sa table et partageant également ses caresses, ils s'étaient liés d'une affection mutuelle. Cette amitié entre des animaux d'une espèce différente et d'un caractère opposé n'est point rare; mais elle ne se forme guères que parmi ceux qui vivent près de l'homme, et commence toujours par le sentiment de ses bienfaits.

A son arrivée en France, le lion était aussi doux, aussi caressant que son ami. On ne craignait point de l'approcher, et il rendait caresse pour caresse. Mais, aigri sans doute par la captivité, sa férocité ordinaire ne tarda pas à reparaître, et se développa entièrement avec l'âge; cependant, fidèle à celui qui le soignait, il ne cessa point de lui témoigner de la reconnoissance. On craignit de le perdre à la dentition. De tous les lionceaux qui ont été conduits à la ménagerie de Versailles, il est

le seul qui ait échappé à cette maladie, toujours fort dangereuse pour ces animaux. Il éprouva bientôt un autre accident : une griffe lui entrait dans les chairs, et l'aurait fait périr, si on ne l'eût opéré. La griffe fut coupée, le pus en sortit, et l'animal guérit. Il supporta cette opération avec assez de facilité. Son transport au Jardin des Plantes, qui eut lieu il y a environ deux ans, n'éprouva pas plus de difficulté. On le mit dans une grande cage qui servait à changer les animaux de loge ; et son chien, attaché à un des barreaux, le suivait dans la même voiture : la même prison les reçut à leur arrivée.

C'est là que tout Paris a pu voir ce superbe animal dans la plénitude de sa force et de sa vigueur. Il avait acquis sa croissance, et sa longue captivité n'avait pu altérer la noblesse de son origine. Sa figure était toujours imposante, majestueuse ; son regard fier, étincelant, semblait encore commander à tout ce qui l'approchait. Sa taille tenait le milieu entre celle de la moyenne et de la grande espèce des lions ; elle avait six pieds et demi

de longueur, sur trois pieds deux pouces de hauteur. Une crinière épaisse couvrait sa tête et les parties antérieures de son corps, qui était tout nerf et tout muscle : la couleur de sa robe, d'un fauve ardent sur un fond obscur, donnait encore plus de feu à l'expression de ses traits et de ses mouvemens ; mais, à travers cette expression terrible, se peignait la sensibilité d'un caractère cultivé par les bienfaits, et adouci par les jouissances de l'amitié.

Sa nourriture était de la viande de cheval : on lui en donnait environ quinze livres par jour ; il la prenait entre ses griffes, la déchirait avec ses dents, la suçait, et l'avalait sans la mâcher. Le chien, son compagnon, mangeait du pain, et rongeait les os que le lion lui laissait.

Deux fois le jour, pour l'ordinaire le matin et le soir, sa voix tonnante se faisait entendre, et il ne semblait alors que vouloir donner à ses poumons un exercice salutaire. Si le ciel se couvrait d'épais nuages, il rugissait plusieurs fois, et ses rugissemens précédaient l'orage ; pendant l'orage, il se taisait.

Les liens qu'il avait formés dès l'enfance, l'infortune les avait resserrés; et, privé des plaisirs de l'amour, il n'en sentait que plus vivement ceux de l'amitié : aussi prodiguait-il à son chien les plus tendres caresses. Celui-ci les recevait, et les rendait sans crainte comme sans défiance; sa gaîté naturelle, son air franc et ouvert, tempéraient l'humeur grave et sérieuse du lion : souvent il se jetait sur sa crinière, et lui mordait, en jouant, les oreilles. Le lion, se prêtant à ses jeux, baissait la tête; souvent, à son tour, il l'invitait lui-même à jouer, en se mettant sur le dos, et en le serrant entre ses pattes. La foule qui l'entourait, les objets nouveaux qui passaient sans cesse devant ses yeux, rien ne pouvait le distraire de la société de son chien. Cherchait-il le repos? c'était à ses côtés qu'il aimait à dormir; à son réveil, c'était encore lui qu'il voulait revoir.

Les repas seuls suspéndaient un moment cette intimité : alors chacun s'écartait pour recevoir sa portion; et nul n'aurait osé attenter à la propriété de l'autre, pas même la convoiter des

yeux. Celui qui avait le plus tôt achevé ttendait que l'autre eût fini; et l'on ense bien que le lion était toujours e plus expéditif. Un jour l'étourderie le l'homme qui les servait fit que la portion de viande alla tomber sous e nez du chien, et le pain sous la gueule du lion. Celui-ci, au même nstant, se tourne vers son compagnon, qui, montrant les dents, lui léfend d'approcher, et avale, sous ses yeux, un dîner tel qu'il n'en avait jamais fait de sa vie. Cette hardiesse le la part du chien n'a rien qui étonne, quand on considère que l'amitié de ces leux animaux s'était fortifiée de l'inégalité même de leurs forces, et que e plus faible avait acquis, en puissance morale, tout ce que l'autre avait perdu en forces physiques pour n'être que son égal.

Une paix si touchante était cependant troublée quelquefois par ceux mêmes qui venaient en jouir, et qui auraient dû la respecter. Des morceaux de pain, jetés à travers les barreaux de la loge, devenaient presque toujours un sujet de discorde. Le chien, regardant tout ce qui venait

de la main de l'homme comme un bien qui lui appartenait sans réserve, s'en emparait avec une extrême vivacité. Si le lion faisait un mouvement, il se jetait sur lui, et le mordait à la tête avec tant de fureur, que le sang en coulait : le lion alors se contentait d'écarter avec sa patte son injuste ami. Au reste, ces orages n'étaient que passagers : le lion se livrait rarement à la colère, et le chien revenait bientôt de ses emportemens.

Mais il y avait dans leur attachement mutuel une nuance très-remarquable, et qui explique les caprices, les humeurs de l'un, et l'inaltérable bonté de l'autre. Indépendant sur la terre, sauvage et fier par instinct, devenu solitaire et captif, le lion s'était associé un ami ; il aimait l'ami pour l'ami même, et l'aimait uniquement. Également sensible, le chien l'aimait aussi ; mais, avant qu'il se fût donné au lion, la nature l'avait donné à l'homme. Fidèle à son instinct, il accourait avec empressement à celui qui, ouvrant la porte de sa prison, le rendait pour un moment à la liberté ; il l'accablait de

caresses : la gaîté éclatait dans ses yeux ; tandis que son ami, inquiet de son absence, poussait des rugissemens plaintifs, s'agitait le long de ses barreaux, allait au fond de sa loge, s'arrêtait à l'endroit par où il était sorti, revenait, et retournait encore. Fallait-il rentrer ? le chien revoyait avec joie son compagnon ; mais son dernier regard semblait dire au gardien qui s'éloignait : *C'est pour te complaire.*

Quelque temps après le transport du lion et de son chien dans la ménagerie du Muséum, le doux lien qui unissait ces animaux fut rompu. Le chien couchait sur une banquette de la loge, le dos appuyé contre un mur humide ; il y contracta une gale dont on s'apperçut trop tard pour y porter remède : il mourut. Le lion, privé de son ami, l'appelait sans cesse par de sombres rugissemens : bientôt il tomba dans une profonde tristesse ; tout le dégoûta ; ses forces et sa voix s'affaiblissaient par degrés. Dans la crainte qu'il ne succombât, on voulut donner le change à sa douleur, en lui présentant un autre chien. On en

chercha un qui, par sa taille et sa couleur, ressemblât à son ami. Quand on crut l'avoir trouvé, ce chien fut amené d'abord devant les barreaux de la loge. Le lion le fixe d'un œil étincelant ; la fureur éclate sur toute sa face : il pousse un rugissement effroyable, et, les pattes tendues, les griffes déployées, il est prêt à s'élancer.... A cette passion subite et violente, on croit avoir trompé l'instinct de l'animal, et que, dans sa fureur, il ne veut se jeter que sur celui qui retient son chien bien aimé. On n'hésite plus de le lui abandonner. Le chien, jeté dans la loge, frémit d'épouvante ; il veut s'enfuir : le lion le saisit avec sa patte, et l'étouffe.

Après ce malheureux essai, on ne pensait presque plus à faire de nouvelles tentatives ; j'étais persuadé qu'elles seraient inutiles. Je croyais bien que le temps adoucirait la douleur du lion ; mais je ne croyais pas qu'il pût effacer ses regrets. J'étais dans l'erreur : l'expérience m'a détrompé. On imagina d'accoutumer, par degrés, le lion à la vue d'un autre chien. A cet effet, on en plaça un

dans une loge qui n'était séparée de celle du lion que par une grille de fer. Cette précaution eut les plus heureux effets. Le lion s'intéressa par degrés au sort du chien, et le chien se familiarisa peu-à-peu avec la vue du lion. Ils ne tardèrent pas à se lier d'une amitié tendre ; et cette amitié a duré jusqu'à la mort du lion, arrivée il y a peu de temps.

On a imprimé qu'il n'était pas mort de faim comme certains savans. A la vérité, depuis quelque temps la nourriture ne lui manquait pas ; mais, s'il avait pu se faire entendre, il se serait plaint souvent de sa qualité. C'était avec de la chair de cheval qu'on le nourrissait ; mais la chair d'un cheval morveux, ou galeux, n'est pas une nourriture fort saine : et on a peut-être ruiné sa santé par le mauvais choix des alimens. Sa maladie a été une inflammation du bas-ventre ; elle l'a emporté au bout de trois jours.

Le citoyen Toscan achevait à peine son récit, qu'un de ses amis passe, et nous l'enlève ; nous le quittons à regret, après toutefois lui avoir témoigné la plus vive et la plus sincère

reconnaissance. Il était trop tard pour reprendre le chemin des galeries ; d'ailleurs notre troisième voyage avait été assez long. Nous allions sortir du jardin, quand Gustave me dit : Voyez-vous là-bas cet homme qui cueille une fleur ? D'où vient que les gardes ne crient pas après lui ? Ô ciel ! il en cueille une autre ! Il s'amuse à la déchirer ! Où sont les gardes ? Je voudrais bien les avertir. — Mon chèr Gustave, les gardes du jardin apperçoivent aussi bien que vous cet homme qui cueille ces fleurs. — Et pourquoi donc le laissent-ils faire ? — Parce qu'ils reconnaissent qu'il étudie la botanique. Voyez-vous la loupe qu'il tient à la main ? Voyez-vous comme il examine la fleur qu'il vient de cueillir ? S'il la déchire, c'est pour en observer l'intérieur : il compte le nombre de ses étamines ; il cherche dans quelle classe les botanistes l'ont rangée. Quand nous examinerons les végétaux de ce jardin, il m'arrivera peut-être de cueillir quelques fleurs, pour vous en faire admirer toutes les parties : alors les gardes fermeront aussi les yeux sur ce petit larcin utile à votre instruction.

VOYAGE

AU

JARDIN DES PLANTES.

QUATRIÈME JOURNÉE.

J'AI une grande nouvelle à vous apprendre, mon cher Gustave. — Eh! quoi donc? — Il est arrivé le 14 fructidor, au Jardin des Plantes, dix voitures d'animaux vivans. — Dix voitures d'animaux vivans! Est-il possible? Et vous ne m'avez pas averti plus tôt? J'aurais tout quitté pour aller leur rendre visite. — Mon ami, j'ai cru devoir leur laisser le temps de se reconnaître. Ils viennent de loin — Et d'où viennent-ils? — De Hollande, et primitivement des plaines de l'Afrique, et des pays les plus chauds de l'Amérique. — Allons tout

de suite à la ménagerie; et, en chemin, dites-moi quels animaux sont arrivés. Sont-ils bien rares ? sont-ils féroces ? sont-ils familiers ? — Il y en a, mon ami, de plus ou moins familiers, de plus ou moins féroces, de plus ou moins rares. Presque tous sont des oiseaux, parmi lesquels vous verrez le *roi des vautours*, le *casoar*, aussi gros qu'une autruche, l'*oiseau royal*, oiseau magnifique, le *hoccos*, espèce de faisan, d'un beau noir lustré. Il est arrivé aussi, à ce qu'on m'a dit, des *cigognes*, des *axis*, ou *cerfs des rives du Gange*, un *porc-épic*, des *chèvres d'Angora*, plusieurs *daims*; et plusieurs couples de *faisans argentés de la Chine*. — Et les éléphans sont-ils aussi arrivés ? — Non; mais leur arrivée est prochaine : on leur prépare un logement. — Qu'il me tarde de voir tous ces animaux étrangers ! Le cabinet d'histoire naturelle est superbe; mais on ne voit là que des animaux empaillés : il n'y a rien de tel que de les voir vivans.

Notre conversation nous avait conduits insensiblement jusqu'au Jardin des Plantes. Nous y entrâmes par la

grille du quai Saint-Bernard. A droite est la ménagerie. Nous nous hâtons d'y porter nos pas. Elle était ouverte. Le citoyen Cassal s'y promenait avec complaisance ; et Gustave reconnut bien vîte, à son air riant, que la ménagerie commençait à se repeupler. D'ailleurs, le deuil n'a qu'un temps ; et puisque, dans la société, on se distrait en général si facilement de la mort d'un homme, on doit aussi pouvoir se consoler facilement de la mort d'un lion. Le *casoar* rend moins sensible aujourd'hui au citoyen Cassal la perte du *grand mandrill*, comme dans une famille la naissance d'un enfant rend moins sensible la mort d'un autre. Gustave reconnut aussi, en regardant le citoyen Cassal, que son nez était rétabli : on n'y voyait plus qu'une légère cicatrice ; autre motif de satisfaction. Enfin la joie éclatait dans les yeux du gardien de la ménagerie à un tel point, que Gustave osa lui parler ; ce qu'il n'avoit pas osé faire la première fois.

Eh bien ! lui dit-il, il vous est donc arrivé bien des animaux depuis notre dernière visite ? Voulèz-vous avoir

la bonté de nous les montrer ? Avec plaisir, répondit le citoyen Cassal ; entrez dans la barrière, et commençons par le *porc-épic*.

Voyez-vous tout son corps hérissé de piquans redoutables? Ces piquans lui ont donné son nom qui est un diminutif de *porc-épineux*. Il ne ressemble au cochon que par le grognement : pour tout le reste, il en diffère autant qu'aucun autre animal. Il approche beaucoup plus du lièvre ou du castor que du cochon ; car, au lieu d'une tête alongée, surmontée de longues oreilles, armée de défenses et terminée par un grouin ; au lieu d'un pied fourchu et garni de sabots comme cet animal, le porc-épic a, comme le castor, la tête courte, le museau fendu, comme le lièvre, les oreilles rondes et applaties, et les pieds armés d'ongles. Vous ne pouvez guères juger de sa physionomie car il se tient ordinairement immobile dans un coin, cachant ses pieds et sa tête, et ne présentant au spectateur que son corps arrondi comme une boule, et hérissé de tous ses dards. Je vais, au moyen de cette longue

perche, que je passerai à travers sa grille, lui faire changer de place. Voyez-vous comme il est tranquille! Il se croit tellement à l'abri sous cette forêt de dards, qu'il ne bouge pas. Il faut insister long-temps avec la perche, pour l'obliger à s'enfuir. Le voilà qui part : il va s'accroupir dans un autre coin. Le porc-épic a la faculté de redresser ses piquans et de les remuer; mais il n'a pas celle de les lancer, comme on le croyait autrefois, à une assez grande distance et avec assez de force, pour percer et blesser profondément. A la vérité, quand l'animal est irrité, et qu'il secoue ses dards, comme il y en a qui ne tiennent à la peau que par un petit filet, ils tombent aisément. Les voyageurs disent que, quand le porc-épic rencontre des serpens avec lesquels il est presque toujours en guerre, il se met aussitôt en boule, cachant sa tête et ses pieds, et se roule sur eux avec ses piquans, jusqu'à leur ôter la vie sans courir risque d'être blessé. Il n'est au reste, ni féroce, ni farouche; il n'est que jaloux de sa liberté. A l'aide de ses dents de devant, qui sont fortes

et tranchantes, il coupe le bois, et percerait aisément la porte de sa loge, si elle n'était de fer. J'en mis une fois un dans un tonneau, m'imaginant qu'il serait bien gardé ; mais dans l'espace d'une nuit il le rongea si bien, qu'il le perça et en sortit. Quoique originaire des climats chauds de l'Afrique et des Indes, cet animal peut vivre et se multiplier dans des pays moins chauds, tels que la Perse, l'Espagne et l'Italie. Je le nourris aisément avec du pain, du fromage et des fruits.

Jetez maintenant les yeux sur le *roi des vautours*. Cet oiseau est remarquable par la beauté de son plumage ; mais il est de la classe de ces oiseaux qui n'ont que l'instinct de la basse gourmandise et de la voracité ; qui sont attirés par l'odeur des cadavres, et ne combattent les vivans que quand ils ne peuvent s'assouvir sur les morts. C'est un *vautour* en un mot ; et le vautour est parmi les oiseaux ce qu'est le tigre parmi les quadrupèdes. Celui-ci est originaire de l'Amérique méridionale. Il a la tête et le cou dénués de plumes, caractère

particulier au genre des vautours. Son bec est rouge, et sa base est environnée et couverte d'une peau couleur d'orange, large et s'élevant de chaque côté jusqu'au haut de la tête. Les yeux sont entourés d'une peau rouge écarlate, et l'iris a la couleur et l'éclat des perles. Sa tête et son cou, dénués de plumes, sont couverts d'une belle couleur rouge. Au-dessous du derrière de la tête s'élève une petite touffe de duvet noir. Il serait trop long de vous faire remarquer toutes les nuances de son plumage, composé de rouge, de noir, de jaune, d'aurore et de gris : vous pouvez l'étudier vous-même en l'examinant. C'est un oiseau rare, et qui ne se trouve que dans les terres du Mexique et de la nouvelle Espagne. Il n'honore guère le titre de roi qu'on lui a donné mal-à-propos, car il n'est ni propre, ni noble, ni généreux. Il n'attaque que les animaux les plus foibles, et ne se nourrit que de rats, de serpens, de lézards et même des excrémens des animaux et des hommes : aussi a-t-il une très-mauvaise odeur, et les Sauvages même ne peuvent manger de sa chair.

Voici peut-être le plus extraordinaire de tous les oiseaux. Voyez-vous sa taille gigantesque ? et son corps couvert d'un plumage noir qui ressemble beaucoup moins à un plumage qu'à une crinière ? et ces cinq ou six tronçons semblables aux piquans du porc-épic, qui occupent la place que devraient occuper ses ailes? ces pieds énormes qui ressemblent à des tiges de jeunes chênes ? et cette tête massive, surmontée d'un casque noir, de la nature d'une corne de bœuf ? et ces pendans rouges, qui servent d'ornement à son cou ? enfin, cette physionomie redoutable ? C'est le *casoar*. Les Hollandais sont les premiers qui ont fait voir cet oiseau en Europe. Ils le rapportèrent de l'île de Java, en 1597, à leur retour du premier voyage qu'ils avaient fait aux Indes Orientales. Vous êtes étonné sur-tout de la bizarre configuration de ses ailes. On a dit que ces ailes avaient été données au casoar, pour l'aider à aller plus vîte ; mais je ne vois pas que ces cinq ou six piquans, dénués de plumes, puissent lui être d'aucune utilité ni pour le vol,

ni pour la course. Il y en a qui prétendent qu'il s'en sert pour frapper comme avec des houssines : je ne me suis pas encore apperçu qu'il s'en serve jamais pour cet usage. Sa meilleure défense est dans ses pieds robustes et vigoureux. Les voyageurs Hollandais disent qu'il frappe, en ruant par derrière, comme un cheval ; je crois plutôt qu'il s'élance en devant sur celui qui l'attaque, et le renverse avec ses pieds dont il lui frappe rudement la poitrine. Il a, comme vous voyez, les ongles très-forts et très-durs. Voyez-le marcher dans sa loge ; il a assez mauvaise grace. On dit cependant qu'aux Indes il court plus vîte que le meilleur coureur. La vîtesse, remarque Buffon, est tellement l'attribut des oiseaux, que les plus pesans de cette famille sont encore plus légers à la course que les plus légers d'entre les animaux terrestres.

Ici, le citoyen Cassal termina sa démonstration. Gustave, étonné d'une interruption si brusque, lui dit : Mais ce n'est pas là tout. Vous avez sûrement encore des animaux

à nous montrer : nous savons que vous en avez reçu dix voitures. Il est vrai, répondit-il ; mais on ne me donne à garder que les animaux dont les mœurs ont quelque chose de féroce. La ménagerie est une prison où l'on n'enferme que les individus qui abuseroient de leur liberté. Ces loges sont des espèces de cachots. Serait-il juste d'y enfermer le daim, la biche, les axis, tous ces animaux innocens qui ne vivent que de gazon, et qu'on peut caresser sans crainte ? Il en est arrivé beaucoup de Hollande. On les a placés dans le jardin, au milieu de la verdure ; on leur a construit de petites chaumières ; et ils ne sont séparés du public que par une barrière formée avec des claies, à travers laquelle on peut les voir et leur donner à manger dans la main. Il est arrivé aussi, avec le *roi des vautours* et le *porc-épic*, beaucoup d'oiseaux intéressans qu'on n'a pas dû loger à côté de l'ours, des louvetaux et des singes. On a lâché plusieurs *faisans de la Chine* et plusieurs *cigognes* dans le bassin du jardin. Ces oiseaux innocens et paisibles y jouissent de toute

leur liberté ; ils y retrouvent les eaux et la verdure : et voilà ce qu'on gagne quand on a des mœurs douces et qu'on ne fait du mal à personne. On vit plus tranquille, plus satisfait et on améliore sa condition.

Il faut convenir, dit Gustave au citoyen Cassal, que votre place est assez périlleuse. Vous êtes le concierge d'une prison redoutable ; car enfin ces animaux, tous méchans, tous féroces, peuvent se révolter et vous jouer un mauvais tour. Sans parler de ces ours blancs qui sont là couchés par terre et qui font semblant de dormir, de ces singes qui donnent des coups de griffe sur le visage, et de ces louvetaux qui dévoreraient déjà des brebis, je n'aimerais pas le voisinage d'un oiseau qui, d'un coup de patte, peut jeter un homme par terre et lui enfoncer la poitrine,

Quelque périlleux que soit le poste que j'occupe, répondit le citoyen Cassal, il a des attraits pour moi. Je ne me plains que d'une chose, c'est qu'il ne le soit pas assez. Je donnerais le peu que je possède pour voir peupler cette ménagerie de toute

sorte d'animaux féroces. Quand le public vient la visiter, je suis comme honteux de n'avoir à lui montrer que des animaux ordinaires. Je voudrais pouvoir vous dire à présent : Voilà le tigre, voilà la panthère, voilà le léopard, voilà le chacal, voilà l'hiène, voilà le lion. Savez-vous quel est dans ce moment l'idée qui me flatte le plus ? savez-vous ce que j'ambitionne ? C'est d'être envoyé dans les déserts de l'Afrique, pour en arracher tous ces animaux redoutables que je viens de vous nommer, et les amener en France. Le succès de mon voyage serait d'autant plus sûr que j'ai passé toute ma vie avec les animaux les plus farouches. Je sais de quelle manière on les dompte ; et, d'ailleurs, il est moins difficile d'apprivoiser les tigres que d'apprivoiser certains hommes.

Après avoir remercié le citoyen Cassal de l'accueil qu'il nous avait fait, nous lui demandâmes où se trouvait ce bel oiseau, arrivé anssi de Hollande, et qu'on appelle l'*oiseau royal*. Il nous dit de diriger nos pas vers l'amphithéâtre, et d'aller de là

dans une des cours de la régie. Nous prîmes donc le chemin de l'amphithéâtre ; mais, en passant auprès du bassin, nous nous détournâmes un moment pour voir si dans son enceinte nous appercevrions les *cigognes*. Nous les vîmes, et Gustave en fut d'autant plus aise, qu'il les connaissait de réputation par la fable du *Renard et de la Cigogne*, une des plus belles de Lafontaine. Je vois, me dit-il, que la fable a bien raison quand elle dit :

Que d'un brouet servi sur une large assiette,
La cigogne au long bec ne put attraper miette.

Son bec est, en effet, très-long. — Oui, mon cher Gustave ; mais ce long bec, enté sur un long cou, s'étend en avant pour chercher la pâture dans la vase des étangs et sous l'élément liquide. La cigogne, qui fait de très-longs voyages, passe une partie de l'année en Égypte, et son bec lui vient à merveille après les inondations du Nil. — Quoi ! ces cigognes ont vu l'Égypte ! — Oui, sans doute. — En vérité, plus je pense à ces voyages des oiseaux, plus je les trouve surprenans. Ils con-

naissent donc la géographie. Quelle est la boussole qui les conduit ? car enfin les navigateurs ont une boussole ; ils connaissent la direction des vents ; et, pour aller jusqu'en Égypte, il faut encore en savoir le chemin. Pour moi, qui, depuis quelque-temps, étudie *Buache* et *Mentelle*, je ne pourrais pas, sans un guide, aller à deux lieues de Paris. Les cigognes sont donc plus habiles que bien des hommes? — Je conviens, mon cher ami, que l'instinct des animaux est surprenant et admirable; mais cet instinct leur est donné par la nature. Ils ne l'apprennent pas ; ils l'apportent en naissant. Une cigogne sait le chemin de l'Égypte sans l'avoir appris, comme nous dormons sans l'avoir appris ; comme, sans l'avoir appris, nous fermons les yeux à l'approche d'un objet qui pourrait les blesser. Ce n'est pas à l'oiseau qu'il faut faire honneur de son instinct, c'est à l'auteur de la nature qui le lui a donné. Que de choses sont incompréhensibles dans le monde ! Celui qui voudrait tout expliquer embrouillerait tout. Le plus sage est

celui qui voit empreinte, sur tous les ouvrages de la nature, la main du créateur, et qui, satisfait de sa condition, admire ce qui l'environne et bénit chaque jour la providence. — Eh bien donc ! ne raisonnons pas. Dites-moi seulement si les cigognes viennent quelquefois en France. — Elles y passent quelques mois. La ci-devant Lorraine et la ci-devant Alsace sont les provinces où l'on en voit en plus grande quantité. Elles y font même leurs nids, et il est peu de villes ou de bourgs, dans la basse Alsace, où l'on ne voie quelques nids de cigogne sur les clochers. — Ces oiseaux sont-ils familiers ? — Assurément. Comme leur caractère est doux et peu défiant, elles recherchent en quelque sorte la société de l'homme. Elles s'accoutument aisément à rester dans les jardins qu'elles purgent d'insectes et de reptiles. Ceux qui les ont observées nous disent qu'elles se livrent à une certaine gaieté quand elles y sont excitées par l'exemple, et qu'elles se prêtent même au badinage des enfans en jouant et sautant avec eux. — Oh ! comme vous me faites aimer la ci-

gogne ! — Ce que je vous dis, mon cher ami, est fondé sur les plus exactes observations. Le docteur Hermann, de Strasbourg, a vu, dans un jardin où des enfans jouaient à la cligne-musette, une cigogne privée se mettre de la partie, courir à son tour quand elle était touchée, et distinguer très-bien l'enfant qui était en tour de poursuivre les autres pour s'en donner de garde. — Certes ! voilà un oiseau bien intelligent. On peut bien assurer qu'aucun autre n'a autant d'esprit. — Eh bien ! mon cher Gustave, la cicogne ne brille pas encore autant par les qualités de l'esprit que par celles du cœur. L'on attribue à cet oiseau, dit Buffon, des vertus morales dont l'image est toujours respectable ; la tempérance, la fidélité conjugale, la piété filiale et paternelle. Il y a, dit-on, aux environs de Smyrne, un grand nombre de cigognes qui y font leur nid et y couvent. Les habitans se font un amusement de mettre des œufs de poule dans un nid de cigogne. Lorsque les poussins sont éclos, le mâle de la cigogne, en voyant ces figures étran-

gères, fait un bruit affreux, attire par-là, autour du nid, une multitude d'autres cigognes, qui tuent la femelle à coups de bec, pendant que le mâle pousse des cris lamentables. Ce qui est très-constaté, c'est que la cigogne nourrit long-temps ses petits, et ne les quitte pas qu'elle ne leur voie assez de force pour se défendre et se pourvoir d'eux-mêmes; que, quand ils commencent à voleter hors du nid et à s'essayer dans les airs, elle les porte sur ses ailes; qu'elle les défend dans les dangers; et qu'on l'a vue, ne pouvant les sauver, préférer de périr avec eux plutôt que de les abandonner. On cite, à ce sujet, l'histoire, fameuse en Hollande, de la cigogne de Delft, qui, dans l'incendie de cette ville, en 1536, après s'être inutilement efforcée d'enlever ses petits, se laissa brûler avec eux. On a vu la cigogne donner des marques d'attachement et même de reconnaissance pour les lieux et pour les hôtes qui l'ont reçue. On assure l'avoir entendu claqueter en passant devant les portes, comme pour avertir de son retour, et faire, en par-

tant, un semblable signe d'adieu; mais ces qualités morales ne sont rien en comparaison de l'affection que marquent, et des tendres soins que donnent ces oiseaux à leurs parens trop faibles ou trop vieux. On a souvent vu des cigognes, jeunes et vigoureuses, ajoute encore Buffon, apporter de la nourriture à d'autres qui, se tenant sur les bords du nid, paraissaient languissantes et affaiblies, soit par quelque accident passager, soit que réellement la cigogne, comme l'ont dit les anciens, ait le touchant instinct de soulager la vieillesse, et que la nature, en plaçant jusques dans des cœurs bruts ces pieux sentimens auxquels les cœurs humains ne sont que trop souvent infidelles, ait voulu nous en donner l'exemple. La loi de nourrir ses parens fut faite en leur honneur, et nommée de leur nom chez les Grecs. Aristophane en fait une ironie amère contre l'homme. L'historien Ælien assure que les qualités morales de la cigogne étaient la première cause du respect et du culte des Egyptiens pour elle; et c'est peut-être un reste de cette ancienne opi-

nion, qui fait aujourd'hui le préjugé du peuple, sur-tout en Allemagne, qui est persuadé qu'elle apporte le bonheur à la maison où elle vient s'établir. — Tout ce que vous venez de dire m'inspire à moi-même tant de respect pour elle, que je n'oserais de ma vie donner la mort à une cigogne, ou seulement lui causer le moindre chagrin. — Ce respect, mon ami, n'aurait rien que de juste; car cet oiseau, outre ses qualités morales, est un oiseau très-utile. Chez les anciens, ce fut un crime de donner la mort à la cigogne, ennemie des espèces nuisibles. En Thessalie, il y eut peine de mort pour le meurtre d'un de ces oiseaux, tant ils étaient précieux à ce pays qu'ils purgeaient de serpens. Dans le Levant, on conserve encore une partie de cette vénération pour la cigogne. On ne la mangeait pas chez les Romains. Un homme qui, par un luxe bizarre, s'en fit servir une, en fut puni par les railleries du peuple.

Nous avions, depuis quelque temps, quitté les cigognes du grand bassin, que nous en parlions encore. Nous nous trouvâmes cependant vis-à-

vis de l'amphithéâtre ; et là, ayant demandé la maison de la régie, on nous la montra tout près de nous. Nous entrâmes dans les bâtimens que l'on répare, et où l'on construit une belle orangerie et différentes salles nécessaires au muséum. Nous vîmes, en passant, le local que l'on prépare aux éléphans qui doivent bientôt arriver. Gustave cherchait de tous les côtés l'*oiseau-royal* : enfin, il fut assez heureux pour le découvrir le premier. Le voici ! le voici ! s'écria-t-il. Je le reconnais à sa couronne, à sa taille imposante et à l'air de grandeur répandu sur sa physionomie. En effet, il n'est pas possible de s'y méprendre. De tous les oiseaux qui portent sur la tête une aigrette, aucun ne l'a plus rayonnante. Cette aigrette est moins un bouquet de plumes qu'une houppe de soie, couleur de chaume, épanouie avec une grace admirable, et composée de brins touffus, applatis et filés en spirale. Deux beaux pendans d'oreille, d'une peau membraneuse, ornent sa tête superbe : ils sont d'un blanc pur sur la tempe, et d'une belle couleur de rose sur la joue : une

toque de duvet, noir, fin et serré comme du velours, lui relève le front. Il a de plus le port noble, la figure remarquable, et la taille haute de quatre pieds, lorsqu'il se redresse. Le bec est noir, ainsi que les pieds et les jambes, qui sont encore plus hautes que celles de la grue avec laquelle cet oiseau a beaucoup de rapport dans la conformation; mais il en diffère par de grands caractères. Il s'en éloigne aussi par son origine: il est des climats chauds, et les grues viennent des pays froids. Le plumage de celles-ci est sombre; et l'oiseau-royal est paré de la livrée du Midi, de cette zone ardente où tout est en général plus brillant. L'Afrique, et particulièrement les terres de la Gambra, de la Côte-d'Or, de Juida, du Cap-Vert, sont les contrées qu'il habite. Les voyageurs rapportent qu'on en voit fréquemment sur les grandes rivières. Ces oiseaux y pêchent de petits poissons, et vont aussi dans les terres pâturer les herbes, et recueillir des graines: ils courent très-vîte en étendant leurs ailes et s'aidant du vent; autrement, leur

démarche est lente, et, pour ainsi dire, à pas comptés.

Gustave le considérait avec admiration, et lui présentait de petits morceaux de pain, que l'oiseau venait prendre avec confiance. Ah! s'écriait Gustave, si ma bonne maman possédait un oiseau-royal, ce serait bien autre chose encore que pour sa perruche! Il me connaît à peine, et déjà il est familier avec moi. — Cette familiarité, mon cher ami, est dans son caractère. L'oiseau-royal est doux et paisible; il craint moins l'homme que ses autres ennemis. Il semble même s'approcher de nous avec confiance, avec plaisir. Vous vous réjouissez de sa vue; il jouit de la vôtre. Il est même si jaloux de recevoir des visites, que, s'il passait un jour entier sans voir du monde, il serait très-sensible à cette privation. On assure qu'au Cap-Vert ces oiseaux sont à demi domestiques, et qu'ils viennent manger du grain, dans les basses-cours, avec les pintades et les autres volailles. Ils se perchent en plein air pour dormir, à la manière des paons, dont on a dit qu'ils imi-

taient le cri ; ce qui, joint à l'analogie du panache sur la tête, leur a fait donner le nom de *paons marins* par quelques naturalistes. — Et le *paon marin* a-t-il une voix aussi désagréable que celle du *paon ordinaire ?* —A-peu-près. Son cri ressemble beaucoup à la voix de la grue. C'est un son retentissant, assez semblable aux accens rauques d'une trompette ou d'un cor. Il fait entendre ce cri par reprises brèves et réitérées, quand il a besoin de nourriture, et le soir lorsqu'il cherche à se giter. C'est aussi l'expression de l'inquiétude et de l'ennui ; car, comme je vous l'ai déjà dit, il s'ennuie dès qu'on le laisse seul trop long-temps. Il aime qu'on s'occupe de lui ; et lorsque après l'avoir considéré, on se promène indifféremment sans le regarder, il suit les personnes, ou marche à côté d'elles, et fait ainsi plusieurs tours de promenade ; et, si quelque chose l'amuse, et qu'il reste en arrière, il se hâte de rejoindre la compagnie. Buffon en avait reçu un de la Guinée, et l'avait nourri quelque temps dans un jardin. Il y becquetait les herbes,

et particulièrement le cœur des laitues et des chicorées. Il passa l'hiver de 1778, à Paris, sans paraître se ressentir des rigueurs d'un climat si différent du sien. Il avait choisi lui-même l'abri d'une chambre à feu, pour y demeurer pendant la nuit ; il ne manquait pas tous les soirs, à l'heure de la retraite, de se rendre devant la porte de cette chambre, et de trompeter pour se la faire ouvrir.

Gustave était si frappé de la beauté de l'*oiseau-royal*, qu'il ne fit que peu d'attention aux *faisans argentés de la Chine*, *et* aux *hoccos* qu'il aperçut tout près de là. Nous sortîmes bientôt du bâtiment de la régie; et, quand nous fûmes dans le jardin, Gustave s'arrêtant, comme pour chercher dans sa mémoire une idée dont il aurait été distrait : J'ai, me dit-il, une question à vous faire ; et, puisque je m'en souviens en ce moment, je vous la ferai tout de suite. En me racontant, l'autre jour, l'histoire du lion de la ménagerie, vous ne m'avez pas dit ce qu'on avait fait de son corps après sa mort. L'a-t-on enterré dans le jardin ? l'a-t-on jeté dans la ri-

vière ? a-t-on conservé sa dépouille ? — Mon cher Gustave, on lui a rendu tous les honneurs funèbres qu'on pouvait lui rendre. Il a été empaillé avec le plus grand soin par un homme très-habile. On dirait qu'il est encore vivant. — Et où est-il ? Pourrions-nous le voir ? — Oui, sans doute, il est maintenant au magasin des dépôts, et bientôt on le portera au cabinet d'histoire naturelle.

Nous montâmes aussitôt au magasin des dépôts, et nous vîmes, en passant, le laboratoire où travaillent deux hommes très-habiles, dont l'un, le citoyen Desmoulins, s'occupe à empailler les quadrupèdes et les oiseaux qui doivent être placés dans les galeries ; et dont l'autre, le citoyen Dufresne, s'occupe à préparer les insectes de manière à ce qu'ils puissent se conserver dans les cases du cabinet. Leur travail n'est pas un pur mécanisme. Il faut des connaissances profondes en histoire naturelle, pour donner, à chaque animal mort, la physionomie qu'il avait pendant sa vie. Souvent une patte en l'air, un regard de côté, une direction de tête, sont des caractères précieux à con-

server. La variété, dans les situations des animaux, peut seule donner un air vivant à des galeries d'histoire naturelle ; et de ce côté-là on ne saurait trop louer l'adresse et le tálent du citoyen Desmoulins. Nous vîmes, avec le plus grand intérêt, un singe qu'il venait de dresser de la manière la plus animée. Le jeu de tout son corps avait tant d'expression, qu'on l'aurait cru vivant. C'est lui qui a empaillé le lion, auquel il a conservé toute sa majesté. Nous le vîmes au magasin des dépôts, qui touche au local du laboratoire. Ce vaste magasin contient un amas considérable de quadrupèdes, qui, reprenant une nouvelle vie entre les mains du citoyen Desmoulins, feront ensuite l'ornement des galeries supérieures du cabinet. Là, nous remarquâmes, entre autres objets curieux, la peau de la *giraffe*, qui n'est pas encore dressée, mais qui le sera bientôt ; et le *grand mandrill*, mort à la ménagerie quelque temps avant le lion.

Après avoir admiré ces différentes richesses, nous revînmes sous les ombrages du jardin ; et nous ne voulûmes pas en sortir sans avoir rendu

visite aux daims, aux biches et aux axis nouvellement arrivés. Nous les vîmes se réjouir sur leur gazon; et Gustave, en voyant ces animaux si heureux et si contens, se rappela les paroles du citoyen Cassal à ce sujet. Nous traversâmes le parterre couvert de fleurs, et des bosquets d'une fraicheur charmante. Gustave s'était arrêté un moment pour lire un écriteau placé à différens endroits du jardin. Il revint me joindre en courant, et me dit que cet écriteau était un *Avis au Public*, où l'on engage tous les citoyens à respecter le Jardin des Plantes, par plusieurs motifs : 1°. Parce que c'est une propriété nationale. 2°. Ici Gustave chercha en vain dans sa mémoire la suite de l'avis..... Je l'ai oublié, ajouta-t-il, parce que cet avis est fort long; mais je me suis toujours souvenu de quatre vers que j'ai vus, je ne sais en quel temps, dans je ne sais quel jardin public, et qui reviennent au même :

Respectez ces gazons, ces arbres et ces fleurs:
Passans! si quelque main voulait leur faire injure,
De leur fragile éclat soyez les défenseurs;
Ils vous demandent grace au nom de la nature!

VOYAGE

AU

JARDIN DES PLANTES

CINQUIÈME JOURNÉE.

ALLONS, mon cher Gustave : profitons des derniers beaux jours de l'automne. Allons, encore une fois, visiter le Jardin des Plantes. Nous avons parcouru les galeries du cabinet d'histoire naturelle : nous avons vu les oiseaux, les insectes, les quadrupèdes des pays les plus éloignés ; il nous reste à observer les végétaux, et ce n'est pas là, sûrement, la partie la moins curieuse et la moins brillante du jardin. Mais, quoi ! vous n'êtes plus aussi empressé ! L'invitation que je vous fais vous trouve indifférent ! Avez-vous oublié le plaisir

que nous procura l'aspect de la ménagerie ? — Au contraire, j'ai ce plaisir-là si présent, que je suis fâché de n'aller voir aujourd'hui que des plantes. Il est si amusant de voir des animaux ! — Mais, mon ami, nous ne quitterons pas les animaux en examinant les plantes. Les plantes sont elles-mêmes des espèces d'animaux, qui ne marchent point à la vérité, mais qui se nourrissent, et qui deviennent pères d'une nombreuse postérité comme ceux qui marchent. — Quoi ! tout de bon ? — Sans doute, ou du moins, si ce n'est pas là exactement la vérité, cela en approche beaucoup. La racine sert, en quelque façon, d'estomac à la plante pour digérer sa nourriture. L'écorce est la peau qui couvre tous les vaisseaux ; la tige est le corps de l'animal ; et la sève, qui monte de la racine aux branches, ressemble à-peu-près au sang qui circule dans le corps des animaux. La botanique, ou la connoissance des plantes, est une science aussi agréable qu'aucune autre : elle promène nos regards sur les productions les plus utiles et les plus aimables de

la nature ; et si le Jardin des Plantes est un précieux établissement, c'est sur-tout par les facilités qu'il procure à celui qui veut étudier cette science avec succès. Nous prîmes la route du jardin, en continuant cet entretien sur les charmes que procure l'étude des végétaux. Gustave se livra de nouveau à tout son enthousiasme. Il se faisoit une fête d'aller voir rassemblés dans la même enceinte les végétaux de tous les climats. Il desiroit surtout, avec impatience, de voir le *bananier*, dont les feuilles ont deux aunes de long, et un pied de large ; et *la canne à sucre*, ce roseau si précieux et si cher à tous les enfans.

En chemin, il me fit différentes questions sur l'ancienneté du Jardin des Plantes, auxquelles je me fis un plaisir de répondre. C'est à Henri IV, lui dis-je, que nous devons le premier jardin de botanique qui ait existé en France. Un botaniste, nommé *Jean Robin*, fut chargé par lui de cultiver, dans un jardin particulier, des plantes que quelques voyageurs avaient apportées de l'Amérique. Son intention était que ce jardin de bota-

nique se fît à Paris ; mais on lui fit entendre que les plantes prospéreraient mieux dans une ville méridionale de la France qu'à la capitale, et on choisit Montpellier. Ainsi, en 1598, (il y a bien près de deux cents ans) on y construisit un jardin de botanique, dont on confia la direction à un médecin de cette ville.

Les choses ne se perfectionnent pas tout-à-coup, et il faut faire souvent plusieurs méprises pour parvenir à une vérité. C'en étoit une réelle que de croire que l'art ne pourrait point, à Paris, résister à l'intempérie du climat, et de fermer les yeux sur les avantages qu'il y aurait d'avoir un Jardin des Plantes dans une ville comme Paris, qui est le centre des sciences et le rendez-vous de tous les savans. Aussi *Gui de la Brosse*, représenta cet inconvénient avec tant d'instance à Louis XIII, qu'il obtint un édit, qui, sur les motifs de la santé du peuple et l'instruction des étudians en médecine, portait l'établissement de ce jardin, et des fonds nécessaires pour le construire et l'entretenir.

On se hâta d'exécuter cet édit. Après avoir disposé convenablement un terrain propre à l'objet auquel il était destiné, on fit venir des plantes de toutes parts, et cela avec tant de diligence et de succès, qu'au bout de dix ans *Gui de la Brosse* publia un catalogue de plus de deux mille plantes que contenait ce jardin.

On pensa bientôt que ce n'était point assez d'avoir un beau Jardin des Plantes; et qu'il fallait, pour en retirer l'utilité qu'on se proposait, que trois professeurs et un démonstrateur les fissent connaître, et en découvrissent les propriétés et les vertus. En conséquence, le gouvernement en chargea un d'enseigner les vertus des plantes, le second, le principe de leur composition, et le troisième, leurs différentes préparations, tandis que le démonstrateur les indiquerait au jardin et à la campagne.

Tels furent les premiers commencemens du Jardin des Plantes: ils languirent pendant quelques temps; mais *Fagon*, qui avait beaucoup de goût pour la botanique, et un grand zèle pour les progrès des sciences,

n'en eut pas plutôt la direction, qu'il se consacra entièrement à sa perfection : non content d'y voir les plantes des différens pays, il voulut lui-même s'instruire dans les Cévennes, sur le Mont d'Or en Auvergne, dans le Languedoc, aux Pyrénées et aux Alpes, de l'état et du port naturel qu'elles y ont ; et, quelque médiocre que fût alors sa fortune, il transporta de là, à ses dépens, les plantes qu'il savoit manquer au jardin.

Comme je contais ces détails à Gustave, nous entrâmes au Jardin des Plantes par la rue de Seine, et nous dirigeâmes nos pas vers le labyrinthe. L'automne avait déjà commencé à jaunir et à disperser le feuillage des arbres que nous appercevions au loin; mais ceux qui étaient devant nous n'avaient ressenti aucune atteinte. L'aspect de ces deux côteaux garnis d'arbres, qui ne perdent jamais leur verdure, a quelque chose de très-pittoresque. Ces ifs dont les branches pendent en désordre vers la terre; ces pins dont la chevelure forme dans les airs une espèce de sifflement dès que le vent l'agite; ces tuyas dont le

morne feuillage ressemble à celui des cyprès ; tous ces arbres flattent autant la vue que l'imagination.

Gustave fut sur-tout frappé de l'attitude imposante d'un de ces arbres, qui s'élève avec majesté au-dessus de tous les autres, et dont les rameaux superbes s'étendent au loin autour de son tronc colossal. Il m'en demanda le nom. C'est, lui répondis-je, *le cèdre du Liban ;* il tient le premier rang parmi les végétaux les plus considérables. Sur le Mont Liban, d'où il est originaire, cet arbre s'élève à une hauteur prodigieuse, et son tronc peut à peine être embrassé par six hommes. Sa figure est pyramidale; il conserve ses feuilles pendant l'hiver. Ses rameaux retombent vers la terre en panache, et produisent le plus épais ombrage. son fruit est à-peu-près de la même figure qu'une pomme de pin ; seulement il est plus uni, plus égal dans sa superficie, et moins en pointe par l'extrémité. Son bois est rougeâtre et odoriférant. Il en découle naturellement, pendant les grandes chaleurs de l'été, une résine ou gomme

sudorifique. Les Egyptiens s'en servaient pour embaumer leurs morts, afin de leur communiquer cette immortalité que la nature a donnée au bois de cet arbre. Il y a des cèdres qui ont cent trente pieds de hauteur, et qui sont gros à proportion.

— Y a-t-il long-temps que ce cèdre a été planté au Jardin des Plantes ? — Tel que vous le voyez, il a plus de soixante ans ; mais ce qui ajoute au respect qu'inspire son grand âge, c'est le souvenir du célèbre *Bernard de Jussieu*, qui le planta de ses propres mains, en 1734, après l'avoir apporté d'Angleterre. — Oh ! oh ! ce grand arbre étoit donc alors tout petit ? — Si petit, que le savant botaniste que je viens de vous nommer le portait dans son chapeau. — Et quel est ce piédestal qui est placé au pied du cèdre du Liban ? On dirait qu'il doit y avoir là un buste. — En effet, il y était déjà : c'étoit celui de *Linnée*, célèbre botaniste suédois ; mais, à une certaine époque de la révolution, des ignorans prirent le buste du savant pour celui d'un aristocrate, et le brisèrent. — Oh ! si

l'on m'en croyait, je sais bien quel buste on placerait au pied du cèdre. — Et lequel, mon enfant ? — Ce serait celui du savant qui l'a planté. Cela me semblerait juste.—Fort bien, mon cher ami. J'aime cette idée, et je suis persuadé qu'elle fera fortune. *Linnée* mérite sans doute un monument au Jardin des Plantes ; mais *Bernard de Jussieu*, à qui la science et ce jardin ont tant d'obligations, en mérite un aussi : et où peut-il être mieux placé qu'au pied de ce cèdre dont il nous a fait présent, arbre incorruptible comme sa réputation ? — J'ai une question à vous faire. Dernièrement je vis ces mots affichés sur la porte du jardin : Le citoyen de Jussieu fera, quintidi prochain, une herborisation dans le bois de Meudon. Est-ce le même *Bernard de Jussieu* qui a planté le cèdre du Liban ? — Non, mon ami ; c'est son neveu, homme digne, autant par ses vertus que par ses talens, de porter un nom célèbre. Il a succédé tout à-la-fois à la place, au mérite et à la gloire de son oncle. —Il fait donc des herborisations dans

le bois de Meudon ?—Oui, mon ami, tous les ans, dans la belle saison, il parcourt, à la tête de tous les étudians qui veulent le suivre, non seulement le bois de Meudon, mais tous les environs de Paris, enseignant les noms et les qualités de toutes les plantes, et apprenant à ses disciples à les connoître.—Il me semble que ces promenades doivent être aussi amusantes qu'utiles; et, l'année prochaine, je demanderai à mon papa la permission de les suivre, si nous sommes encore à Paris. — Fort bien, mon cher Gustave. Le zèle que vous montrez fait votre éloge. Votre papa ne manquera pas de le seconder.

Avant de faire nos adieux au cèdre, aux pins, aux ifs, Gustave me demanda pourquoi certains arbres gardent toujours leur verdure, tandis que d'autres la perdent périodiquement. Cette diversité, ajouta-t-il, produit-elle quelque bien ? Mon ami, lui répondis-je, tandis que l'auteur de la nature fait succéder, pour la plupart des plantes, le repos de l'hiver au travail des trois autres saisons, il fait voir en conservant le feuillage

du genevrier, du houx, du cèdre, du sapin et de plusieurs autres, qu'il n'est assujetti à aucune loi, à aucune nécessité. Mais il ne se sert pas de cette liberté par caprice ; il en règle l'usage sur l'utilité de l'homme. Cette vérité devient encore plus sensible, si l'on jette les yeux sur les arbres résineux dont le Nord est plein, et que leur huile rend impénétrables à l'eau, et à la gelée qui détruit presque tous les autres. L'auteur de la nature a préparé ces forêts immortelles pour conserver la chaleur et la vie aux habitans des ces froides régions.

En descendant du labyrinthe, nous nous trouvâmes devant cette partie du jardin qu'on appelle les *couches*. La porte nous en ayant été ouverte, je fis observer à Gustave plusieurs plantes, dont quelques-unes sont encore en fleur. En voilà une, me dit-il, que je reconnais parfaitement. C'est *l'héliotrope*.—Oui, mon ami, c'est lui ; c'est *l'héliotrope péruvien*. — Pourquoi l'appelez-vous péruvien ? — Parce qu'il nous est venu du Pérou. — Cette fleur est cependant bien commune. Les bou-

quetières la vendent au coin des rues. Je croyais qu'on la trouvoit par-tout. — Je conviens, mon ami, qu'elle est aujourd'hui très-commune ; mais il n'est pas moins vrai que nous ne la connoissons en France que depuis cinquante-six ans. *Joseph de Jussieu*, qui voyageait au Pérou avec la Condamine, la cueillit dans la vallée de Riobomba, et en envoya les premières graines au Jardin des Plantes en 1740. — Il lui fit là un bien joli présent ; car cette fleur sent fort bon. — Elle a une odeur qui approche un peu de celle de la vanille. On la cultive aujourd'hui dans tous les jardins. Nous avons en France un *héliotrope sauvage*, dont les feuilles amères et caustiques sont propres pour faire disparaître les verrues.

— Oh ! oh ! quelle est cette plante singulière dont la tige et les feuilles sont couvertes de petits glaçons ? Il ne fait pas encore assez de froid, ce me semble, pour que le grésil s'attache ainsi à une plante. — Vos yeux vous trompent, mon cher Gustave, et bien d'autres y seraient trompés comme vous. Ces petits glaçons

apparens ne sont que la sève de la plante même qui filtre et s'évade à travers la tige, et qui, en se coagulant, forme ces petites gouttes brillantes que vous voyez ; ces petites gouttes ressemblent si fort à de la glace, que la plante en a pris le nom de *glaciale*. C'est une espèce de ficoïde assez commune aujourd'hui. — Rien n'est plus singulier. Mais quelque chose me frappe. Voilà bien des plantes fleuries. *L'héliotrope* est en fleur. Ce vase contient une belle plante à fleurs blanches. Ici, est un beau tapis de fleurs jaunes. Là, sont des fleurs violettes. Je ne croyais pas, à la fin de l'automne, trouver encore tant de variété parmi les fleurs de ce jardin. — Mon ami, la plupart des fleurs étant chargées d'embellir la demeure de l'homme, au moins pour un temps, elles se gardent bien de s'y montrer toutes de compagnie, ni dans les mêmes mois. Les fleurs, en se succédant, forment comme une guirlande riche et variée, suspendue par la nature autour du temple des saisons. Le printemps nous fait voir les primevères, les violettes, les jacin-

thes, les oreilles d'ours, les narcisses, les lilas, les tulipes, les jonquilles, les roses. L'été nous montre les boutons d'or, les bluets, les tlaspis, les pavots, les œillets. L'automne nous étale ensuite les balsamines, les œillets d'inde, les colchiques, et cent autres espèces. L'hiver, ramenant les frimats et les brouillards, baisse enfin son noir rideau sur la nature, et nous en dérobe, en quelque sorte, le spectacle; mais, en nous faisant souhaiter le retour de la verdure et des fleurs, il procure quelque repos à la terre, épuisée par tant de productions. Il y a plus, mon cher Gustave, je vous parle en général des effets de l'hiver sur les campagnes et les jardins ordinaires. Mais, dans ce jardin-ci, l'hiver est, en quelque sorte, imperceptible; les plantes des climats les plus chauds y trouvent, dans des serres fort bien entretenues, un asyle contre la froidure; et c'est sur-tout du Jardin des Plantes qu'on dirait avec fondement :

Sans sortir de la ville, on y voit la campagne :
On peut, dans ce jardin tout peuplé d'arbres verts,
Retrouver le printemps au milieu des hivers.

Mais nous oublions d'examiner les plantes qui sont autour de nous. Mon cher Gustave, approchez votre main du feuillage de celle-ci. Avez-vous remarqué comme ce feuillage s'est replié sur lui-même ? Cette plante fuit la main qui veut la toucher ; c'est la sensitive, ou herbe mimose. Au coucher du soleil, cette plante paraît être très-sensible à l'absence de cet astre : elle se flétrit tellement, qu'elle semble se dessécher comme si elle était morte. Lorsque cet astre reparaît sur l'horison, elle reprend son état naturel ; et plus le jour est beau, plus elle a de fraîcheur et d'éclat : mais l'arrivée subite d'un gros nuage la fait tomber dans un état de recueillement, que les botanistes regardent comme une espèce de sommeil. — Quelle plante singulière ! on dirait en vérité qu'elle a du sentiment ! — Oui, mon ami, si les anciens l'avaient connue, ils n'auraient pas manqué de faire d'elle ce qu'ils firent du roseau, du laurier, du cyprès ; et l'ingénieux Ovide aurait ajouté cette fiction à celles qui font le sujet de son plus bel ouvrage. En effet,

la sensitive appelle naturellement la métamorphose; témoin le nom que les sauvages même lui ont donné. Ceux du Sénégal l'appellent *gérakiao*, c'est-à-dire, *bon jour*, parce que, disent-ils, quand on la touche, ou qu'on lui parle de près, elle incline aussitôt ses feuilles pour souhaiter un bon jour et témoigner qu'elle est sensible à la politesse qu'on lui fait.

Cependant nous parcourions le terrain où l'on sème les plantes qu'on veut naturaliser. Nous vîmes, au milieu du terrain, un arbre qui attira l'attention de Gustave. Quel est cet arbre, me dit-il, et pourquoi se trouve-t-il là? En vaut-il la peine? —Assurément, lui répondis-je, c'est le *mûrier de la Chine*, autrement dit, *mûrier-papier*. — Pourquoi l'appelle-t-on *mûrier-papier*? — Parce que les Chinois en font leur papier, et que les habitans de l'île d'Otaïti fabriquent, avec son écorce, une espèce de toile, qui ressemble aussi à du papier, et dont il y a plusieurs échantillons au cabinet d'histoire naturelle. — Est-il possible qu'avec l'écorce de cet arbre on puisse faire

de la toile? — Assurément. Le capitaine Cook, en parlant de cette toile, dit qu'elle est fort belle, et que les insulaires d'Otaïti réussissent parfaitement à la teindre en rouge. Ces insulaires ont deux autres espèces de toiles, fabriquées avec l'écorce de deux arbres différens; mais ces espèces sont inférieures à la première. — Je voudrais bien savoir comment ils s'y prennent pour faire cette métamorphose. — Vous pourrez le voir dans les Voyages du capitaine Cook, qui entre là-dessus dans plusieurs détails très-curieux et très-intéressans. Les voyages, mon cher ami, sont des livres dont la lecture est aussi utile qu'agréable. Ils ont tout le charme des romans, sans en avoir l'insipide et dangereuse frivolité. Ils donnent des notions de géographie plus sûres que celles qu'on puise dans les méthodes, et procurent des connaissances d'histoire naturelle extrêmement variées et d'une utilité journalière.

Comme je parlais ainsi à Gustave nous étions arrivés le long du mur. Nous vîmes que cette lisière étai

assignée aux plantes des Alpes et à celles de l'Amérique Septentrionale. Nous saluâmes la plante appelée *linnea*, qui couvre toutes les montagnes de la Laponie; la *clématite*, qui a une odeur de fleur d'orange; le *tulipier*, dont la feuille a la forme d'un havresac; *la bruyère du Cap*, couverte de fleurs blanches : puis, passant par un petit sentier voûté, nous arrivâmes dans cette vaste partie du jardin qu'on appelle l'*École*.

C'est là que, pour l'avantage des étudians, on a disposé tous les végétaux d'après leurs familles. Un ordre admirable règne dans cette distribution. C'est ici, dis-je à Gustave, une véritable république. Une main savante a partagé tout le terrain, y a rassemblé tout un peuple de plantes, et leur a assigné à chacune leur quartier et leur demeure propre. Toutes les familles, provenues d'une même origine, logent à part dans des cantons distingués, et forment autant de différentes peuplades. La multitude ne met ici aucune confusion. Vous voyez régner par-tout la police et la propreté. De peur que

les citoyens de cet état ne se nuisissent les uns aux autres, et que les grands sur-tout n'affamassent les petits, en attirant à eux toute la graisse de la terre, on a assuré aux moindres plantes une portion de place suffisante pour leur entretien, en mettant à part les arbres qui veulent être nourris dans l'abondance et logés plus au large. Ou, si les uns se trouvent quelquefois rapprochés des autres, et sont obligés de vivre ensemble, on tient les arbres, même les plus forts, sous des lois si sévères, qu'ils n'appauvrissent jamais l'individu le plus humble, et tous subsistent par les soins d'un bon gouvernement dans la plus parfaite intelligence.

Mais avançons. Vous reconnaissez ici plusieurs arbres que je n'ai pas besoin de vous nommer. Là, est le *saule-pleureur*. On l'a sans doute ainsi appelé à cause de ses branches qui pendent en désordre jusqu'à terre, à-peu-près comme la chevelure d'une personne éplorée. Ici, est le *bouleau du Canada*, dont les Sauvages se servent pour faire des canots et des vases. Vous voyez plus loin *l'érable-*

jaspé, dont l'écorce lisse et marbrée semble travaillée avec le plus grand art.

—Et celui-ci, dont l'écorce blanche et polie se détache de l'arbre en larges plaques? — Mon ami, c'est *le platane*. Cet arbre s'élève très-haut, et on l'estime à cause de son ombrage. Pline, dans son Histoire Naturelle, nous parle du temps où le platane fut apporté en Italie. Les premiers qui furent plantés à Rome parurent si beaux qu'on exigea, pendant long-temps, une rétribution de la part de tous ceux qui venaient s'asseoir à leur ombrage. La fureur d'en planter devint même si grande que, pour les faire pousser plus vîte, plusieurs particuliers, au rapport de Pline, essayèrent d'en arroser les racines avec du vin.

Ici, Gustave, en m'écoutant, allait, par distraction, détacher la feuille d'un petit arbrisseau. Je m'en apperçus heureusement, et détournant sa main : Ah! mon enfant, lui dis-je, qu'alliez-vous faire?— Eh quoi! prendre une feuille... Est-ce un si grand mal?— Sans doute. Vous

venez d'échapper à un danger. Cet arbrisseau que vous voyez est un arbrisseau vénéneux. — Qu'importe ? en détachant une feuille je ne voulais pas la manger. — Ecoutez, mon ami : vous n'auriez pas mangé la feuille, sans doute; mais, en la détachant, vous auriez fait couler sur votre main quelques gouttes d'un lait très-caustique, et l'empreinte d'une seule de ces gouttes eût suffi pour vous causer un érésipèle très-dangereux, comme il arriva dernièrement à un pauvre garçon jardinier, qui n'avait pas plus d'expérience que vous, mais qui à l'avenir ne s'avisera plus de toucher indiscrètement à cet arbrisseau. — En ce cas, vous avez bien fait de m'avertir. — Il faut en conclure, mon cher ami, que, quand on dit aux enfans : *Ne touchez à rien, ne faites pas cela*, les enfans doivent se reposer sur l'expérience d'autrui, et obéir tout de suite. — Et quel est le nom de ce vilain arbrisseau? De quel pays est-il? — C'est le *rhus toxicodrendum*. Il est originaire de l'Amérique Septentrionale.

— Eloignons-nous ; je n'aime pas

son voisinage. D'ailleurs, je vois là un autre arbrisseau, à côté duquel est écrit *rhus vernix*, et j'ai maintenant de l'antipathie pour ce mot *rhus*. — Cette antipathie est injuste, mon cher Gustave. Ce *rhus vernix* est un arbrisseau si précieux, qu'il compense, et au-delà, toutes les mauvaises qualités de son voisin. Vous avez entendu parler du fameux vernis de la Chine. C'est de cet arbre qu'il distille comme une gomme. Avec cette gomme on vernit à la Chine les tables, les chaises, les cabinets, les bois de lit, presque tous les meubles de bois, et jusqu'aux ustensiles de cuivre ou d'étain. Cette espèce de peinture leur donne un lustre merveilleux, sur-tout lorsqu'elle est mêlée de figures en or et en argent.

— Et voilà comme, dans la même famille, il y a souvent de bons et de mauvais sujets. — Cette comparaison, mon cher ami, est extrêmement juste. — A propos d'arbres étrangers, dites-moi quelque chose du *marronier d'inde*; je me doute qu'il vient des Indes, puisqu'il en porte le nom. En vient-il réellement?

— Sans doute. — Et dans quel temps lui a-t-on fait faire le voyage? — Le marronier fut apporté du Levant, en 1620. — Savez-vous le nom de celui qui l'apporta? — Il s'appelait *Bachelier*. Le premier pied fut planté, à Paris, au jardin de l'hôtel de Soubise. Bientôt après un autre pied fut planté au Jardin des Plantes, qui date à-peu-près de cette époque. Ce dernier vécut fort long-temps. Il ne mourut qu'en 1765, doyen de tous les marroniers de France. On coupa des tranches de son tronc qu'on a déposées au cabinet d'histoire naturelle.

En jetant les yeux sur ce nombre infini de plantes, me dit Gustave, je vois qu'il a fallu bien des recherches pour les réunir toutes dans ce jardin. — Sans doute : il a fallu parcourir toutes les mers, monter sur les plus hautes montagnes, visiter à plusieurs reprises les forêts, les vallées, les étangs.... — Mais pourquoi une si grande variété parmi les arbres et les plantes? — Cette grande variété nous en fournit abondamment pour tous les temps et pour tous les besoins qu'on

en peut avoir. Les uns servent aux bâtimens ; les autres à la fabrique de toute sorte d'outils et d'instrumens. Un grand nombre de plantes servent de remède ; d'autres de nourriture, d'autres enfin sont faites uniquement pour le plaisir. Les arbrisseaux les plus abjects, les buissons, et les ronces mêmes, sont d'une grande utilité, comme le moindre laboureur pourrait vous le dire. — Quoi ! les épines sont bonnes à quelque chose ? — Assurément ; n'avez-vous pas vu quelquefois dans les campagnes les jeunes arbres qu'on environne de faisceaux d'épines ? — Oui, j'en ai vu beaucoup. — Et pourquoi prend-on cette précaution ? — C'est, je crois, pour empêcher les brebis ou les vaches ou les lapins d'en ronger la tige. — Vous voyez donc que les épines ont un avantage assez précieux. Or la nature fait dans les bois ce que nous faisons dans nos vergers ; elle met les jeunes arbres sous la sauve-garde des ronces et des autres buissons épineux. Les formes des épines sont variées à l'infini, sur-tout dans les pays chauds : on n'en trouve guère dans

nos climats que sur des buissons et sur quelques herbes ; mais elles sont répandues aux Indes sur beaucoup d'espèces d'arbres. Il était nécessaire que beaucoup d'arbres de ces pays portassent une sorte de défense, parce qu'il y a beaucoup de quadrupèdes qui y grimpent pour manger les œufs et les petits des oiseaux ; tels que les singes, les civettes, les tigres, les chats sauvages. S'il y a des plantes, mon cher Gustave, qui nous paraissent uniquement nuisibles, elles ne laissent pas d'avoir leur utilité. Si les ronces sont incommodes dans un jardin, elles forment des haies d'atant meilleures ; et si le propriétaire du jardin court risque d'en être par hasard piqué, elles blessent le voleur qui veut y entrer. — Mais l'ortie ! je ne vois pas, par exemple, à quoi elle peut être bonne ; ses feuilles, qui m'ont si souvent piqué les doigts d'une manière cruelle, sont d'autant plus dangereuses que l'on ne s'en défie pas. — Eh bien ! mon cher ami, cette plante, qui n'est pas dans vos bonnes graces, n'est point cependant une

plante à dédaigner. Sans compter l'utilité dont elle est dans la médecine, et les divers usages auxquels nous l'appliquons, il est certain que les Egyptiens ont fait souvent des vœux pour l'heureuse récolte des orties, dont la graine leur donne de l'huile, et la tige leur fournit des fils dont ils font de bonne toile.

Mais continuons notre promenade. Approchez, mon cher Gustave, et voyez cet arbrisseau dont la tige se roule si fortement autour de ce jeune arbre. — Oh! je le vois; l'arbre en sera bientôt étouffé.—Mon ami, lisez son nom, et souvenez-vous-en. — C'est, à ce que je vois, le *celastrus scandens*, autrement dit, *le bourreau des arbres*. Pourquoi desirez-vous que je retienne ce nom? — Le voici, mon cher enfant: c'est afin qu'il ne vous arrive jamais de faire ce que fait cet arbuste odieux. Il fait du mal à celui qui lui a fait du bien; il nuit à celui qui l'a élevé; il étouffe son bienfaiteur.

— Allons plus loin; je ne vois ici que des plantes peu agréables. — Je le veux bien: mais, aupara-

vant, jetons un coup-d'œil sur la famille des graminées. Il ne faut pas la dédaigner, ni en juger par son extérieur simple et modeste. C'est la classe des *chiendens* ou des *graminées* qui nous donne le bled, l'avoine, l'orge, le riz, le maïs, la canne à sucre, le bambou, etc. Vous voyez qu'elle a des titres à notre reconnaissance.— Oh! vous me la faites tout à-la-fois respecter et chérir. Une famille de plantes qui me fournit le pain et le sucre, est digne, à mon avis, de toutes sortes d'égards. Elle vaut bien la peine qu'on s'arrête un moment pour faire connaissance avec elle.

— Admirez donc ici, mon cher Gustave, la sagesse de l'auteur de la nature. Remarquez, avec un observateur aussi estimable que distingué, que le bled qui sert à la subsistance générale du genre humain n'est pas produit par des végétaux d'une grande taille, mais par de simples graminées. Le principal soutien de la vie humaine est porté par des herbes, et exposé à la merci des moindres vents. Il y a apparence que, si

nous avions été chargés de la sûreté de nos récoltes, nous n'eussions pas manqué de les placer sur de grands arbres; mais en cela, comme dans tout le reste, il faut admirer la providence divine, et nous méfier de la nôtre. Si nos moissons étaient portées par les forêts, lorsque celles-ci sont détruites par la guerre, ou incendiées par notre imprudence, ou renversées par les vents, ou ravagées par les inondations, il faudrait des siècles pour les voir renaître dans un pays. Les graminées portent leurs fleurs en épis, surmontées souvent de petites barbes. Ces petites barbes, suivant Cicéron, défendent leurs semences des oiseaux du ciel. On peut dire aussi qu'elles sont comme autant de petits toits qui les mettent à l'abri des eaux du ciel.

Les *gramens*, principale nourriture de l'homme et de tous les animaux frugivores, croissent, préférablement à d'autres plantes, dans toutes les parties du monde [1]. Il n'y a point de terre où il ne puisse croître quel-

1 Zimmerman, *Zoologie Géographique. Article* homme.

ques espèces de bled. La nature en a formé pour tous les sites, depuis la ligne jusqu'aux bords de la mer glaciale. Il y en a pour les lieux humides des pays chauds, comme le riz de l'Asie, qui vient en abondance dans les vases du Gange. D'autres bleds réussissent à merveille sur les terres chaudes et sèches, comme le millet et le panic en Afrique, et le maïs au Brésil. Dans nos climats le froment se plaît dans les terres fortes, le seigle dans les sables, le sarrazin sur les côteaux pluvieux, l'avoine dans les plaines humides, l'orge dans les rochers. Le bled suffit à tous les besoins de l'homme ; avec sa paille il peut se loger, se couvrir, se chauffer, et nourrir ses brebis, sa vache et son cheval ; avec son grain il fait des alimens et des boissons de toutes sortes de saveur.

— Quoi ! c'est ce petit roseau que je vois là qui est la canne à sucre ? — Oui, mon ami, c'est cette plante qui fait la richesse des pays où on la trouve, et fournit mille commodités à ceux où on la porte. — Je voudrais savoir de quelle manière

on en tire le sucre. — Le sucre n'est autre chose que le sel qui se trouve dans le jus ou dans la moelle de ce roseau, qu'on cultive aux Indes orientales, et plus encore en Amérique. La canne de sucre, couchée en terre dans un sillon, pousse de chacun de ses nœuds autant de cannes, qui, à la hauteur de sept ou huit pieds ou plus, produisent un bouquet de feuilles assez semblables à nos glayeuls, et une flèche terminée, comme vous le voyez en petit, par un panache à-peu-près semblable à celui de nos roseaux communs. Mais les nôtres sont inutiles, si ce n'est que nous en faisons d'assez jolies quenouilles : au lieu que la canne à sucre contient un sirop délicieux. A l'aide des bras de ces malheureux esclaves, que des marchands vont acheter comme des chevaux ou des bœufs dans le Sénégal ou sur les côtes de Guinée, on brise les tuyaux ou les cannes sous l'arbre d'un moulin : on en fait passer le jus successivement dans cinq chaudières différentes, et, par divers apprêts, on parvient à séparer le sirop d'avec le sel essentiel qu'il contenait. Voilà

l'origine du sucre, que nous préférons sans façon au miel que les anciens estimaient tant. C'est tous les ans que de vastes régions et des îles entières, au cœur de la Zone torride, se couvrent d'une moisson de cannes, d'où l'on tire le sirop, et ensuite ce sel délicat dont on fait un usage si étendu. — J'ai une question à vous faire sur cet usage du sucre. Bien souvent maman me reproche d'en trop manger. Elle me dit que le sucre est nuisible, et qu'il échauffe. Je voudrais savoir.... — Eh quoi? — S'il est vrai que le sucre fasse du mal? — Mon cher ami, votre maman ne vous le dirait pas si elle n'en était persuadée. — Je le sais, car elle est si bonne! Mais a-t-elle raison d'en être persuadée? — Sans doute. L'excès des meilleurs alimens est dangereux. Le sucre est un aliment sain. Il faut lui rendre cette justice; mais encore faut-il en user modérément; car ce n'est pas toujours ce qui nous flatte le plus qui nous est le plus salutaire.

Mais avançons. Voyez-vous là cette plante qui n'a que peu d'apparence? C'est la *fraxinelle*. Ses feuilles e

sur-tout les calices de ses fleurs sont parsemés d'une infinité de petites glandes, à travers lesquelles exsude un suc huileux, qui a une odeur de bouc. Ce suc, exalté par la chaleur, offre un phénomène bien singulier; il s'enflamme subitement à l'approche d'une bougie. On dirait que toute la plante est incendiée, et l'on est fort étonné de voir, un instant d'après, qu'elle existe encore toute entière.

J'ai promis de vous montrer le végétal qui produit le coton, et je veux vous tenir parole. Retournons un peu sur nos pas. Le voici. C'est une des trois espèces de cotoniers. Toutes trois, après avoir donné de très-belles fleurs, produisent un fruit gros comme une noix, dont les dehors sont tout-à-fait noirs. Ce fruit, devenu mûr, s'entr'ouvre, et laisse voir une bourre d'une blancheur extrême. C'est ce qu'on nomme le coton. Avec un moulinet on fait tomber la graine d'un côté et le coton de l'autre; puis on le file pour en faire toutes sortes de beaux ouvrages, comme bas, camisoles, couvertures, tapisseries, rideaux et ajustemens de toute espèce. C'est de quoi

l'on fait la mousseline. Le cotonier croît dans l'Inde et dans l'Amérique. — Quel dommage qu'il ne croisse pas en France ! On dirait que toutes les productions merveilleuses ont été départies aux pays étrangers. Il me semble que nous n'avons rien en France que de très-commun. — Que dites-vous, mon cher ami ! Nous avons en France le lin et le chanvre, qui sont bien plus étonnans et bien plus précieux que tous les cotoniers de l'Amérique et de l'Inde. Connaissez-vous ces plantes ? — J'en ai vu quelquefois dans les champs, mais sans y faire beaucoup d'attention. Dites-moi, de grace, ce qu'elles ont de si admirable. — Ma réponse, mon cher ami, sera un peu longue. Mais, après l'avoir entendue, vous ne serez pas fâché de savoir tout ce qu'elle vous aura appris.

Le lin, dit Pluche, dans son *Spectacle de la Nature*, peut aller de compagnie avec le chanvre, quoiqu'il soit beaucoup plus court et plus fin ; c'est une plante à-peu-près de même nature, et dont on fait des ouvrages encore plus beaux. Après

qu'on a cueilli le chanvre et le lin en les arrachant de terre, on en expose les tiges au soleil pour achever de faire mûrir la graine. On bat ensuite les têtes pour la détacher. Quand on a recueilli la linette et le chenevis, on met les tiges en bottes dans une eau dormante. La plus nette est toujours la meilleure. On les attache à des piquets, et on les y laisse une quinzaine de jours, plus ou moins. Quand le bois de la tige est à-peu-près pourri, on retire les bottes et on les fait bien sécher. Au lieu de rouir le lin dans une marre, on l'expose à la fraîcheur de la nuit et à l'ardeur du soleil tour-à-tour, ce qui lui donne un plus bel œil. Quand le lin et le chanvre sont bien pénétrés, et ensuite parfaitement séchés, on les brise, poignée à poignée, sur une bancelle. Toute la chenevotte, qui est comme le bois ou le dedans de la tige, s'en va par éclats sous les coups, et il ne reste, à la main du briseur, que l'écorce détachée par grands fils de toute la longueur de la tige. On présente ensuite cette poignée de fils sur une planche dressée à plomb, et

on la secoue le long de la planche, en y faisant souvent passer l'échanvroir, qui est une espèce de palette ou de battoir de bois, pour achever de faire tomber les moindres pailles de la chenevotte qui y peuvent rester. Tout le bois, ou les parties grossières de la tige sont disparues. Les fils de l'écorce, qui en demeurent à la main de l'ouvrier, sont presque nets. On les perfectionne en les peignant, c'est-à-dire, en les faisant passer par de grandes cardes ou dents de fer, et ensuite par de plus fines, pour mettre à part ce qu'il y a de trop épais et de trop grossier. Ce rebut est ce qu'on appelle l'étoupe, avec quoi l'on fait les mèches pour l'artillerie, et même de gros fils pour faire des toiles d'emballage, dont l'utilité est infinie, puisqu'elles servent pour conserver et mettre à couvert les marchandises les plus précieuses dans les transports qu'on en fait.

Le chanvre ayant reçu ses apprêts, on le met en liasse quand il doit être envoyé aux corderies; ou bien on le met en cordons, s'il est fin et destiné pour le filage et le tisserand.

Nous voici arrivés à la quenouille et au fuseau. Ces mots ne paraissent pas très-nobles : c'est à tort. Je veux vous faire sentir tout le prix de ce qu'on affecte tant de mépriser. Supposez, pour un moment, que vous êtes Américain, Iroquois, Chinois, il n'importe. Quelle serait votre surprise si je vous disais qu'il y a, dans notre Europe, une petite plante dont le fruit est bon pour nourrir plusieurs oiseaux, pour faire un pain dont on engraisse les bœufs, et pour faire une huile qui sert à éclairer une multitude innombrable de familles ; que les Européennes, pour l'ordinaire, plutôt que les hommes, prennent soin de detacher l'écorce de cette plante, et qu'elles en fabriquent ces grandes voiles, par le moyen desquelles nos vaisseaux vont porter nos marchandises à l'autre bout du monde, et en rapportent ce qui nous manque ; qu'avec la même écorce on fait les cables qui soutiennent les ancres ; qu'on en fait des cordes, des sangles et des ficelles, toutes choses d'un usage universel et perpétuel dans la navigation, dans le commerce, dans

le labourage, dans le ménage ; que la même écorce sert à faire des maisons (les tentes) pour mettre à couvert nos gens de guerre ; que nous en faisons le plus bel ornement de nos tables ; que nous en faisons un habit de jour et de nuit qui nous tient dans une parfaite propreté, et contribue à la santé de nos corps, comme l'usage du bain, auquel il a succédé, et dont il nous épargne les embarras et les apprêts ; qu'enfin cette écorce, suivant les façons qu'on lui donne, devient, ou le plus bel ajustement des rois, ou l'habit qui couvre, à moins de frais, le laboureur et le berger ? Voilà ce que nous produit le chanvre.

— Me voilà tout-à-fait revenu de ma prévention. Je ne croirai plus à présent que toutes les plantes merveilleuses soient hors de la France. — Il y a une chose importante à remarquer, mon cher Gustave, c'est que l'auteur de la nature a départi, à chaque climat, les végétaux qui lui sont le mieux appropriés. C'est dans les pays les plus chauds que se trouvent les arbres dont le feuillage

est le plus épais. La feuille du *bananier*, que nous allons bientôt voir dans la serre, ressemble à une longue et large ceinture ; ce qui lui a fait donner, sans doute, le nom de *figuier d'Adam*. Celle du cocotier à fruit double, des îles Sechelles, a douze ou quinze pieds de long et sept ou huit de large. Elle suffit pour couvrir toute une famille. La nature a fait, dans ces climats, des parasols pour des villages entiers; car le figuier, qu'on appelle aux Indes figuier des Banians, croît sur le sable brûlant du rivage de la mer, en jetant, de l'extrémité de ses branches, une multitude de jets qui s'inclinent vers la terre, y prennent racine, et forment, autour du tronc principal, quantité d'arcades couvertes d'un ombrage impénétrable. François Pyrard dit qu'il croît, sur les rivages des îles Maldives, un arbre appelé *candou*, d'un bois si léger qu'il sert de liége aux pêcheurs. C'est dans les mêmes îles et sur les mêmes sables que s'élève le cocotier, qui y vient plus beau que dans aucun autre lieu du monde. Ainsi l'arbre le plus utile aux marins

croît sur le bord des mers les plus naviguées. Tout le monde sait qu'on y bâtit un vaisseau de son bois; qu'on en fait les voiles avec ses feuilles, le mât avec son tronc, les cordages avec l'étoupe qui entoure son fruit; et qu'on le charge ensuite avec ses cocos. N'est-ce pas une merveille de la nature que ce fruit vienne plein de lait dans des sables arides et sur les bords de l'eau salée? Ce n'est même que sur les bords de la mer que l'arbre qui le porte parvient dans toute sa beauté; car on en voit peu dans l'intérieur des terres.

La description du cocotier nous avait conduits jusqu'à l'extrémité de cette partie du jardin qu'on appelle l'*école*. Avant d'en sortir nous arrêtâmes un moment nos regards sur une belle plante en fleur, appelée le *chrisantême des Indes*. Je fis observer à Gustave le feuillage argenté de l'*olivier de Bohême*. Nous examinâmes les différentes espèces de *solanums*, et divers arbustes qu'il serait trop long de décrire.

Je rendis cependant un hommage particulier au *térébinthe*, qui croît

naturellement sur les montagnes de Provence, et sur lequel, dans ce pays-là, on greffe le *pistachier*, originaire du Levant. L'odeur forte qu'exhalèrent les feuilles de cet arbre, quand je les froissai dans ma main, reporta tout-à-coup mon imagination aux jours rians de mon enfance. Un autre arbre, le *jujubier*, fit sur moi la même impression. Originaire du Levant et de l'Afrique, il n'exige, en Provence, aucune culture; il se multiplie de lui-même par le moyen de son fruit, et par les racines qui poussent de nouveaux jets; car on voit autour d'un jujubier, dont le terrain n'a pas été labouré, beaucoup de jeunes plants venus de graines. Je saluai encore, et fis reconnaître à Gustave, le *câprier*. Il naît en Sicile, dans la Grèce, dans l'Égypte, etc.; mais il est aussi cultivé en Provence, de temps immémorial, puisque son fruit conserve encore le nom grec dans le mot provençal *tapenos*, qui signifie rampant. En effet, cet arbrisseau rampe à terre ou le long des murailles où il croît. On le plante en pleine terre, dans les endroits où

le climat est plus chaud, et ailleurs, au pied d'un mur. Les câpres sont les boutons de la fleur qui n'est pas encore épanouie.

C'est sur-tout en entrant dans les grandes *serres* que nous admirâmes les effets de l'industrie humaine. C'est là qu'on conserve les plantes étrangères qui ne pourraient supporter la rigueur de notre température. Ici se trouvent les végétaux que la nature n'avait fait croître qu'au cœur de l'Afrique. Ici l'art a réuni ce que la nature avait séparé par l'intervalle des mers.

De tous les végétaux de la serre, ce fut le *bananier* qui attira le premier les regards de Gustave. Quel est, me dit-il, cet arbre aux longues et larges feuilles? Je le reconnais pour l'avoir vu dans les gravures de *Paul et Virginie*. De quel pays est-il? Faites-moi son histoire.

— C'est le *bananier*, mon cher ami, qui domine ainsi sur tous les arbrisseaux et sur toutes les plantes de la serre. Il se trouve en Asie, en Afrique et en Amérique. L'Inde en est remplie. Son fruit, qui ne le cède

qu'au seul cocos, est, après lui, le plus utile et le meilleur fruit de cette vaste région. Il a, pour la forme, quelque ressemblance avec le concombre. Son tronc ne consiste qu'en feuilles enveloppées, comme vous voyez, l'une par l'autre, à-peu-près comme la tige de l'artichaux. On dit du bananier, qu'il est trop tendre pour être regardé comme un arbre, et trop gros pour être réduit au nombre des plantes.

Ne produisant point de semence, il ne se multiplie que par ses rejetons. Dans sa maturité il n'a pas moins de dix pieds de hauteur, et ses feuilles ont deux aunes de long et un pied de large. On s'en sert pour couvrir les maisons. Lorsque le rejeton commence à sortir de la terre, il a l'apparence de deux feuilles roulées ensemble, qui, venant à s'ouvrir, donnent passage à deux autres, et celles-ci aux suivantes, jusqu'à ce que l'arbre ou la plante ait atteint l'âge de neuf mois. Alors il pousse, de son centre, une tige d'un pouce et demi de diamètre, et longue de trois ou quatre pieds. Les bourgeons dont

elle est chargée sont remplacés par des fruits qui s'inclinent vers la terre par leur propre poids. Ils sont mûrs quatre mois après que les bourgeons ont commencé à se faire voir, et contiennent depuis trente jusqu'à cinquante et soixante bananes, suivant la bonté de la plante et du terroir; ces pelotons sont assez lourds. Comme ils croissent en cercle autour de la tige, et que leur nombre est ordinairement de cinq, les nègres les appellent, dans leur langue, *une patte de bananas*. Chaque banane peut avoir un pouce et demi de diamètre sur dix ou douze pouces de longueur. La chair ressemble parfaitement à du beurre. Le goût de la banane est un mélange de la poire de coin et de celle de bon-chrétien. Elle est saine et nourrissante. Lorsque le fruit est cueilli, on coupe aussi l'arbre ou la plante, pour ne laisser que la racine, qui, dans l'espace d'un mois, produit un nouvel arbre et de nouveaux fruits; de sorte que le bananier porte du fruit tous les mois de l'année.

— Est-ce que celui que nous

voyons là produit chaque mois des bananes ? — Mon ami, c'est déjà beaucoup pour lui d'exister dans ce climat ; il ne peut que difficilement y produire. Cependant on assure que, si l'hiver n'est pas très-rigoureux, ce bananier produira l'année prochaine. — Ce sera une chose très-curieuse, et je donnerais beaucoup pour avoir un petit morceau de la *patte de bananas*, qui en résultera.

Cependant, le jour baissait, et j'en fis, avec regret, l'observation à Gustave. Nous parcourûmes un peu rapidement la serre des arbrisseaux et celle des plantes grasses. Nous remarquâmes cependant une *verveine à odeur de citron*, le *lentisque du Pérou*, l'*aloës ferox*, le *bois de fer*, dont les sauvages font leurs armes ; le *cyperus d'Égypte*, espèce de souchet dont les anciens faisaient leur papier ; le *philao* de Madagascar, dont le feuillage ressemble à celui de la prêle ; plusieurs espèces de *geranium*, etc.

A l'extrémité de la serre des arbrisseaux nous vîmes l'*agavé* ou *aloës vithe*, dont la tige, quand elle pousse

pour fleurir, monte jusqu'à la hauteur de vingt-cinq pieds. Sa végétation est alors si prompte qu'elle est, pour ainsi dire, sensible à la vue. Sa tige croît de six pouces dans une journée. Sur ses feuilles, qui ont beaucoup de consistance, et qui se terminent en pointes, nous vîmes plusieurs noms qu'on avait gravés avec un couteau. Nous y distinguâmes ceux-ci : *Sophie*, *Hélène*, *Pauline*, *Alexandre*, *Amélie*, *Angélique*, *Caroline*, *Josephine*, *Émilie*.

Quel est, me dit Gustave, cet arbrisseau, dont la feuille ressemble à celle du laurier ? — C'est, lui répondis-je, le *camphrier*. — En effet, ajouta-t-il, je viens de froisser une de ses feuilles entre mes doigts, et j'ai senti une forte odeur de camphre.

La serre des plantes grasses aurait pu nous retenir long-temps ; c'est là que se trouvent rassemblés les différens *aloës*, les *cierges*, les *euphorbes*, les *ficoïdes* de toutes les espèces. En voyant la raquette en fleur, j'aurais voulu parler à Gustave de l'insecte appelé cochenille, qui est attaché à cette plante, d'où l'on a grand soin

de le déloger pour le mettre dans le commerce. Il me restait aussi le regret de n'avoir pu que montrer à mon jeune ami l'arbrisseau qui produit le café. J'aurais voulu lui dire comment le café, originaire de l'Arabie heureuse, fut apporté au Jardin des Plantes, et, comment, du Jardin des Plantes de Paris, il a été transporté aux Isles, où on le cultive aujourd'hui avec tant de succès; mais ces détails eussent été trop longs, et il était déjà tard. Nous nous retirâmes, enchantés de tout ce que nous avions vu, en nous promettant bien de venir le revoir encore.

Je vois bien, me dit Gustave en sortant, que le meilleur moyen de ne jamais s'ennuyer c'est d'étudier l'histoire naturelle. — En effet, mon cher ami, aucune étude n'est plus attrayante, aucune étude n'est plus digne de l'homme. On se plaint quelquefois de l'uniformité des jours.... Que n'étudie-t-on la nature! on n'aurait jamais assez de temps pour observer l'universalité de ses ouvrages, pour la suivre dans ses innombrables et mystérieuses opérations. — La vie

est courte et l'art est très-étendu, a dit Hyppocrate. Nul homme, même parmi les plus instruits et les plus laborieux, qui puisse tout approfondir. Tournefort a passé toute sa vie à étudier les plantes. Il ignorait l'astronomie. Newton a mesuré le ciel et calculé tous ses mouvemens. Il a négligé la botanique. Buffon, l'historien de la nature, n'a pu l'embrasser toute entière. Il a laissé à ses successeurs bien des parties à remplir. Le champ des productions naturelles est si vaste et si intéressant à parcourir! L'homme a beau multiplier ses observations: malgré toute son assiduité, il a encore sur la terre plus de merveilles à admirer qu'il n'a de jours et même d'instans à vivre.

VOYAGE

AU

JARDIN DES PLANTES.

SIXIÈME JOURNÉE.

VENEZ, mon cher ami : suivez-moi au Jardin des Plantes. Les éléphans sont arrivés ! A ces mots, Gustave, transporté de joie, s'écria : Courons-y bien vite. Je suis impatient de voir ces animaux extraordinaires, dont on m'a parlé tant de fois. Il fait, à la vérité, une belle journée : je comptais vous prier de me conduire ce matin dans les champs : j'aurais eu du plaisir à aller visiter les bois de Seaux ou de Verrières, à cueillir des violettes dans leur enceinte ; mais quel plaisir pourrait égaler celui que me procurera l'as-

pect de ces superbes éléphans qui ont fait tant de chemin pour arriver jusques dans ces contrées !

Nous partîmes sur-le-champ. Plus nous approchions du Jardin des Plantes, plus notre impatience croissait ; et, comme Gustave s'apperçut que ma curiosité égalait la sienne, il me demanda si je n'avais jamais vu d'éléphant. Jamais, lui répondis-je, et bien des gens, plus âgés que moi, vous feraient la même réponse. — Il y a donc bien des années qu'on n'a vu d'éléphant à Paris ? Ces animaux sont donc bien rares ? — Oui, mon ami, ces animaux sont très-rares en Europe ; mais ils sont assez communs dans les pays dont ils sont originaires. Ce qui les rend si peu communs dans nos contrées, c'est l'extrême difficulté de leur transport d'un pays à l'autre. En 1668, le roi de Portugal en envoya un, âgé de quatre ans, à Louis XIV. Il fut logé dans la ménagerie de Versailles, où il ne vécut que treize ans, malgré tous les soins qu'on en prit, et l'abondante nourriture qu'on lui donnait.

Quelle est, me demanda Gustave,

la patrie des éléphans? Ces animaux monstrueux, lui répondis-je, habitent dans tous les pays méridionaux de l'Afrique et de l'Asie. Il y en a beaucoup à Ceylan, au Mogol, à Bengale, à Siam, à Pégu, et dans toutes les autres parties de l'Inde. Il y en a aussi, et peut-être en plus grand nombre, dans toutes les provinces de l'Afrique méridionale, à l'exception de certains cantons qu'ils ont abandonnés, parce qu'ils sont devenus trop peuplés. Ils sont fidèles à leur patrie et constans pour leur climat: car, quoiqu'ils puissent vivre dans les régions tempérées, il ne paraît pas qu'ils aient jamais tenté de s'y établir, ni même d'y voyager.

— Et les éléphans que nous allons voir, d'où sont-ils? quel âge ont-ils? quelle est leur histoire? — Mon ami, les éléphans que nous allons voir sont nés dans l'île de Ceylan. C'est de là qu'ils furent envoyés en Hollande. Ils avaient alors un an. Le ci-devant stathouder les fit placer dans sa ménagerie, où ils ont passé quatorze ans. Par suite de la conquête de la Hollande, les éléphans de la

ménagerie de Loo sont tombés au pouvoir des Français : on nous les a envoyés comme des trophées de nos victoires. Ainsi autrefois Alexandre-le-Grand fit passer dans la Grèce, qui n'en avait point vu encore, les éléphans qu'il avait conquis sur le roi Porus.

Tout en donnant ces petits détails à Gustave, nous arrivâmes au Jardin des Plantes ; nous y entrâmes par la porte de la rue de Seine, et, nous étant avancés du côté de l'amphithéâtre, nous vîmes une grande porte à gauche, devant laquelle étaient déjà plusieurs curieux qui attendaient avec résignation qu'elle fût ouverte. Gustave me dit : C'est sûrement par là que le public entre pour voir les éléphans. D'où vient que la porte est fermée ?

Mon ami, lui répondis-je, il faut imiter la patience de ces personnes. Les éléphans sont sûrement fatigués : ils ne sont pas encore visibles. Allons-nous asseoir sur le gazon du labyrinthe, en attendant que la porte s'ouvre. Nous y respirerons l'air frais du matin ; et, promenant de là nos

regards sur toute l'étendue du jardin, nous observerons les rapides progrès de la végétation, et les jolies fleurs que le printemps éparpille sur la verdure.

Nous commencions, en effet, à prendre le chemin du labyrinthe, quand un des professeurs du Jardin des Plantes se présente à nous. Il était venu de bonne heure se promener dans les bosquets, et jouir de la douce fraîcheur de la matinée. En nous voyant, il n'eut pas de peine à deviner le motif qui nous appelait au jardin. Vous veniez voir les éléphans, nous dit-il, en nous abordant d'un air affable. Il est vrai, répondit aussitôt Gustave : est-ce qu'on ne peut pas les voir ? Le professeur nous observa que, pour ménager ces animaux, qui se trouvent un peu fatigués, tant des secousses de leur voyage que de l'affluence des spectateurs, on avait arrêté de ne les montrer au public que les jours pairs, depuis onze heures jusqu'à trois.

O ciel ! s'écria l'impatient Gustave, nous sommes si près d'eux, et il nous faudrait retourner sans les avoir vus ! Je sens, répliqua le pro-

fesseur, tout ce qu'un tel sacrifice aurait de pénible, et je ne demande pas mieux que de concourir à vous l'épargner. Tâchons de trouver le *cornac* : s'il n'est pas sorti, vous pourrez le suivre au moment où, par des portes détournées, il ira porter à manger aux deux éléphans.

Le professeur eut la complaisance de chercher le *cornac*, et de nous recommander à lui. Ce dernier est un homme déjà sur l'âge, Anglais d'origine, mais ayant presque toujours demeuré en Hollande, où, depuis dix ans, il était devenu le gardien des éléphans, qu'il gouverne encore, et qu'il espère ne jamais abandonner. Il s'appelle *Thompson*. Le peu d'habitude qu'il a d'entendre et de parler notre langue, rend sa conversation fort difficile à suivre. Il semble s'exprimer avec peine, et son accent tient de l'anglais et du batave. Il nous précéda, marchant à l'aide d'un bâton; et, nous faisant faire différens détours, il nous introduisit enfin dans l'enceinte où sont logés les deux éléphans, dont les loges, construites avec une grande solidité, commu-

niquent de l'une à l'autre par une énorme ouverture.

Nous les vîmes alors, ces animaux gigantesques, dont le corps ressemble à une portion de montagne, et dont les pieds monstrueux sont taillés comme de véritables colonnes. Leur trompe, passée à travers les barreaux, se dirigeait vers le *cornac*, et le souffle bruyant et impétueux qui en sortait était l'expression de la joie de ces animaux à la vue de leur gouverneur. Nous les considérâmes, pendant quelques minutes, avec un intérêt mêlé d'étonnement. Nos regards observaient la bizarrerie de leur structure, et le jeu admirable de leur trompe avec laquelle ils ramassent des morceaux de pain par terre, et jusques sur la main de ceux qui les leur présentent.

Quand nous nous fûmes un peu familiarisés avec leurs formes colossales, Gustave commença à me faire différentes questions sur les éléphans, auxquelles je tâchai de répondre. Il y a apparence, me dit-il d'abord, que l'éléphant est le plus grand animal que l'on puisse voir. — Oui, mon

ami, l'éléphant est le plus grand de tous les animaux terrestres, comme la baleine est le plus grand de tous les poissons, et l'autruche le plus grand des oiseaux. Ceux que vous voyez là ne sont pas, à beaucoup près, les plus considérables de leur espèce. Ils n'ont pas neuf pieds de hauteur, tandis que, dans le climat de l'Inde méridionale et de l'Afrique orientale, qui est la vraie patrie, le pays naturel et le séjour le plus convenable à ces animaux, on en voit dont la hauteur est de quatorze, quinze pieds, et même davantage, à ce qu'on prétend. Il paraît, par les relations des voyageurs, que l'île de Ceylan sur-tout produit des éléphans supérieurs à tous ceux de l'Asie, moins encore par la grandeur que par le courage et l'intelligence. Ils doivent ces qualités à leur éducation, qui est plus perfectionnée à Ceylan qu'ailleurs. Ils les doivent encore à la nature même de l'île, dont le terrain est groupé par montagnes, qui vont en s'élevant à mesure qu'on avance vers le centre, et où la chaleur, quoique très-grande,

n'est pas aussi excessive qu'au Sénégal, en Guinée, et dans toutes les autres parties occidentales de l'Afrique.

Ici Gustave m'interrompit. Avant d'aller plus loin, me dit-il, j'ai une question à vous faire. D'où vient le mot *éléphant?* et pourquoi ces animaux sont-ils appelés de ce nom? — Ce nom, mon cher ami, dérive de l'oriental *elfil*, qui signifie aussi *éléphant*. *Phil* ou *fil*, est un mot chaldéen, qui signifie *ivoire*. Or vous savez que l'ivoire n'est autre chose que la matière des défenses de ce monstrueux animal; et vous devez en conclure que le nom que l'éléphant porte, est le synonyme de celui-ci: *Animal qui produit l'ivoire.*

— Mais où sont les défenses de ces éléphans? je ne puis pas les découvrir. — Mon cher ami, vous les cherchez en vain: ils les ont perdues en route. — Et comment cela s'est-il fait? — On prétend qu'irrités de se sentir enfermés dans les cages, qui avaient été construites en Hollande pour leur transport, ils voulurent les briser, et que les efforts qu'ils firent

avec leurs défenses furent si grands, qu'elles cédèrent. — Quelle est la forme de ces défenses ? — Elles sont longues de quelques pieds, et un peu recourbées en haut. Elles sortent de la mâchoire supérieure et sont très-fortes. L'animal s'en sert pour attaquer et se défendre vivement contre ses ennemis. Elles sont creuses dans leur naissance, et environ jusqu'à la moitié de leur longueur, et même plus : le reste, jusqu'à la pointe, est solide. La femelle en est armée de même que le mâle. Ces défenses sont si fortes, que l'éléphant de la ménagerie de Versailles, dont je vous ai déjà parlé, les avait employées à faire deux trous dans les deux faces d'un pilier de pierre qui sortait du mur de sa loge. Lorsqu'il voulait dormir, il faisait entrer ses défenses dans les trous, et cela lui servait de point d'appui.

— Il me semble que ces deux armes offensives doivent donner un air terrible à la tête de l'éléphant, qui est déjà si monstrueuse. Sans elles, son air me paraît assez doux. — C'est qu'en effet la douceur est le caractère

naturel de l'éléphant. Cet animal, dans l'état de sauvage, n'est ni sanguinaire, ni féroce. Il ne fait jamais abus de ses armes ni de sa force. Il ne les emploie, il ne les exerce que pour se défendre lui-même, ou pour protéger ses semblables. — Quoi ! les éléphans se défendent les uns les autres quand on les attaque ? — Oui, mon ami. L'éléphant a les mœurs sociales. On le voit rarement errant ou solitaire. Il marche ordinairement de compagnie. Le plus âgé conduit la troupe : le second d'âge la fait aller, et marche le dernier : les jeunes et les faibles sont au milieu des autres : les mères portent leurs petits, et les tiennent embrassés de leur trompe. A la vérité, ils ne gardent cet ordre que dans les marches périlleuses, lorsqu'ils vont paître sur des terres cultivées ; mais, quoiqu'ils se promènent avec moins de précautions dans les forêts et dans les solitudes, jamais cependant ils ne se séparent assez pour être hors de portée des secours et des avertissemens.

— Les mères, dites-vous, portent leurs petits, et les tiennent embrassés

de leur trompe. Est-ce que la trompe est assez forte pour cela ? — Sans doute, mon ami. Cet instrument si flexible, avec lequel l'éléphant fait tout ce qu'on peut faire avec la main, jusqu'au point de dénouer des cordes, et de ramasser les plus petits objets, est en même temps un instrument d'une force étonnante. Les plus petits éléphans, c'est-à-dire, ceux d'Afrique, enlèvent librement un poids de deux cents livres avec leur trompe, et le placent eux-mêmes sur leurs épaules. Ils prennent, dans cette trompe, une grande quantité d'eau qu'ils rejettent en haut ou à la ronde à une ou deux toises de distance. Ils peuvent porter plus d'un millier pesant sur leurs défenses. La trompe leur sert à arracher les arbres médiocres, et à casser les branches d'arbres lorsqu'ils veulent se faire un passage dans les forêts. Lorsque l'éléphant applique les bords de l'extrémité de sa trompe sur quelques corps, et qu'il retire en même temps son haleine, ce corps reste collé contre la trompe, et en suit les divers mouvemens.

Gustave ne pouvait se lasser de

regarder cet instrument admirable. Il voyait les deux éléphans ramasser avec leur trompe le foin épars dans leur loge, en fairé des paquets, et les porter dans leur bouche avec une adresse extraordinaire. Vous voyez, lui dis-je, quels services la trompe rend à ces animaux. L'éléphant a le cou trop court pour pouvoir baisser sa tête jusqu'à terre, et brouter l'herbe avec la bouche, ou boire facilement. A-t-il envie de manger? Il abaisse sa trompe, arrache l'herbe, en fait des paquets qu'il porte dans sa bouche. A-t-il soif? Il trempe le bout de sa trompe dans l'eau, et, en aspirant, il en remplit toute la cavité : ensuite il la recourbe en dessous pour la porter dans sa bouche, et l'enfoncer jusques dans le gosier au-delà de l'épiglotte. L'eau, poussée par la simple expiration, descend dans l'œsophage; et, par cette admirable prévoyance de la nature, il n'entre point d'eau dans le larynx, ce qui serait arrivé nécessairement sans cela.

Ne remarquez-vous pas, me dit Gustave, combien les yeux de ces éléphans sont petits, relativement

au volume de leur corps ? — Oui, mon ami ; mais, tout petits qu'ils sont, ces yeux sont brillans et spirituels ; et ce qui les distingue de ceux de tous les autres animaux, c'est l'expression pathétique du sentiment, et la conduite presque réfléchie de tous leurs mouvemens. Examinez comme celui-ci tourne les siens avec douceur vers le *cornac*. Il a pour lui le regard de l'amitié. Si *Thompson* lui parlait dans ce moment, vous verriez l'œil de l'éléphant épier ses paroles, et pénétrer sa volonté avant même que sa voix l'eût manifestée. Ces animaux expriment quelquefois par des larmes l'excès de la joie qu'ils éprouvent. Si vous aviez assisté à l'entrevue des deux éléphans, au moment de leur arrivée au Jardin des Plantes, vous en auriez eu un exemple. Séparés pendant tout le voyage, ils ne s'étaient pas vus depuis leur départ de la ménagerie de Loo. Jugez de leurs transports quand ils se sont retrouvés à leur arrivée ! Aussi émus l'un que l'autre, ils se caressaient de leur trompe, et faisaient retentir les airs des cris d'alégresse. Leurs yeux,

à ce qu'on assure, étaient mouillés de pleurs. C'était la scène la plus attendrissante.

— Il paraît, d'après cela, que l'éléphant a beaucoup d'instinct et d'intelligence. — Oui, mon ami. Cet animal est susceptible d'attachement, d'affection et de reconnaissance, jusqu'à sécher de douleur lorsqu'il a perdu son gouverneur. On l'apprivoise si aisément, et on le soumet à tant d'exercices différens, que l'on est surpris qu'une bête aussi lourde prenne si facilement les habitudes qu'on lui donne. On lit dans les voyageurs des preuves innombrables de l'intelligence et de la sagacité des éléphans. Buffon en rapporte plusieurs traits dont il garantit l'authenticité. Dans l'Inde, dit-il, on se sert des éléphans pour le transport de l'artillerie sur les montagnes, et c'est là que l'intelligence de cet animal se fait le mieux sentir. Voici comme il s'y prend. Pendant que les bœufs, attachés à la pièce de canon, font effort pour la traîner en haut, l'éléphant pousse la culasse avec son front, et, à chaque effort qu'il fait,

il soutient l'affût avec son genou qu'il place à la roue. Il semble qu'il comprenne ce qu'on lui dit. Veut-on lui faire faire quelque corvée pénible ? S'il y répugne, le *cornac* promet de lui donner à manger quelque chose qu'il aime : alors l'animal se prête à tout. Mais il est dangereux de lui manquer de parole : plus d'un *cornac* en a été la victime. Il s'est passé, à ce sujet, un trait qui mérite d'être rapporté, et qui, tout incroyable qu'il est, est exactement vrai. Un éléphant venait de se venger de son *cornac* en le tuant. Sa femme, témoin de cet affreux spectacle, se livra au désespoir, prit ses deux enfans, et les jeta aux pieds de l'animal encore tout furieux, en lui disant : *Puisque tu as tué mon mari, ôte-moi aussi la vie, ainsi qu'à mes enfans.* L'éléphant s'arrêta tout court. Radouci, et comme s'il eût été touché de regret, il prit avec sa trompe le plus grand de ces deux enfans, le mit sur son cou, l'adopta pour son *cornac*, et n'en voulut point souffrir d'autres.

— Mais si ces éléphans que nous

voyons là se mettaient tout-à-coup en colère?... — Ne vous effrayez pas, mon cher ami : ces animaux ne s'irritent jamais qu'on ne les offense. Alors ils dressent les oreilles et sur-tout la trompe, dont ils se servent pour renverser les hommes ou les jeter au loin, arracher les arbres et soulever tout ce qui leur fait obstacle. Lorsqu'ils ont terrassé un homme et que leur fureur est grande, ils l'entraînent, à l'aide de leur trompe, contre leurs pieds de devant et marchent dessus, ou le massacrent en le frappant et le perçant avec leurs défenses. L'éléphant obéit exactement aux volontés de son maître : s'il lui commande de faire peur à quelqu'un, il s'avance sur lui comme s'il voulait le mettre en pièces; mais, lorsqu'il est tout près, il s'arrête tout court sans lui faire le moindre mal. Le prince du Mogol en a qui servent de bourreaux pour exécuter les criminels. Si leur conducteur leur commande de dépêcher promptement ces misérables, ils les mettent en pièces, en un moment, avec leurs pieds; et, au contraire, s'il leur commande de les faire languir, ils leur rompent les os les

uns après les autres, et leur font souffrir un supplice des plus cruels. Suivant le rapport de ceux qui gouvernaient l'éléphant de la ménagerie de Versailles, il semblait connaître quand on se moquait de lui, et s'en souvenir aussi pour s'en venger quand il en trouvait l'occasion. Un homme l'ayant trompé en faisant semblant de lui jeter quelque chose dans la gueule, il lui donna un coup de sa trompe qui lui rompit deux côtes : il le foula aux pieds, lui cassa une jambe, et voulut lui enfoncer ses défenses dans le ventre; mais heureusement elles entrèrent dans la terre aux deux côtés de la cuisse qui ne fut point blessée. Un peintre voulant le dessiner en une attitude extraordinaire, qui était de tenir sa trompe élevée et sa gueule ouverte, le valet du peintre, pour le faire tenir en cet état, lui jetait des fruits dans la gueule, et le plus souvent n'en faisait que le geste. A la fin, l'éléphant en fut indigné, et, comme s'il eût connu que l'envie que le peintre avait de le dessiner était la cause de cette importunité, au lieu de s'en prendre au valet, il s'adressa au maître, et lui jeta, par sa trompe, une quantité

d'eau ; dont il gâta le papier sur lequel il dessinait. — Certes ! le peintre et son valet furent bien heureux d'en être quittes à si bon marché. Je craignais déjà que l'éléphant indigné ne leur eût rompu les côtes et ne les eût foulés aux pieds. Cet animal, à ce que je vois, n'entend pas la plaisanterie, et s'irrite facilement. Mais, dites-moi, quand il entre ainsi en fureur, n'y a-t-il aucun moyen de se défendre contre lui, ou du moins de l'appaiser ? — Il est difficile, mon cher ami, d'épouvanter les éléphans. Ils ne sont guère susceptibles de crainte. Quelquefois, pour les calmer, on leur jette de grands seaux d'eau sur le corps : mais, d'après le témoignage des voyageurs, la seule chose qui les surprenne et puisse les arrêter sont les feux d'artifice, les pétards qu'on leur lance, et dont l'effet subit et promptement renouvelé les saisit et leur fait quelquefois rebrousser chemin. Au Mogol, on fait combattre des éléphans les uns contre les autres : ils s'acharnent tellement au combat, qu'on ne pourrait les séparer si on ne leur jetait entre deux des feux d'artifice. — Mais, si un éléphant entrait en fureur quand le *cornac* est monté

sur lui pour le conduire, ce dernier n'ayant alors à sa disposition ni seaux d'eau, ni feux d'artifice, il faudrait donc qu'il se résolût à périr ! — En pareil cas il n'aurait plus qu'une ressource. — Et laquelle ? — Celle de tuer l'éléphant. — Tuer l'éléphant ! mais ce serait, je crois, la chose impossible ! — Non, mon ami ; la chose est plus facile que vous ne pensez. Voyez-vous la tête de l'éléphant ? — Oui, je la vois : elle est énorme. — Cette tête est recouverte d'une peau fort épaisse, et le crâne est aussi très-fort, sur-tout à l'endroit du front ; où il a jusqu'à sept pouces d'épaisseur. — C'est une raison de plus pour moi de croire l'éléphant invulnérable. — Il est vrai que cette épaisseur extraordinaire fait que les flèches peuvent percer la tête de l'éléphant assez avant sans le blesser dangereusement, et même sans en faire sortir du sang. Mais au milieu du derrière de la tête le crâne n'a pas l'épaisseur d'une demi-ligne ; et cependant cet endroit du cerveau est celui dont la blessure est la plus mortelle, ne pouvant être si légèrement blessé, que l'animal ne meure dans le même instant. Aussi, lorsqu'il ar-

rive que l'éléphant entre en fureur, le conducteur, pour sauver sa vie, n'a qu'à lui ôter à l'instant la sienne. Pour cet effet, il enfonce un clou à l'endroit du crâne dont je viens de vous parler, dans la fosse qui est située entre deux petites éminences. Du reste, il est rare que l'éléphant entre dans de semblables fureurs, cet animal étant d'un naturel doux et docile.

— Je ne m'y fierais pas du tout, et je sais bon gré aux professeurs du Jardin des Plantes d'avoir fait construire à ces animaux des loges solides, environnées de fortes barrières... Je ne voudrais pas, en regardant les éléphans, être exposé à recevoir des coups de leur trompe. — Ces barrières, mon cher ami, seraient tout-à-fait inutiles, s'il ne venait ici que des spectateurs aussi paisibles que nous. Les éléphans se connaissent en spectateurs. Ils semblent même se plaire en compagnie, aiment surtout les enfans, les caressent, et paraissent reconnaître en eux leur innocence.

— Oh! en ce cas, je redeviens leur ami, et me voilà tout disposé à

vous faire de nouvelles questions sur tout ce qui les intéresse. Quel est leur genre de vie dans les pays d'Afrique et d'Asie où ils se trouvent? Quels sont leurs alimens ordinaires? Quelle quantité de nourriture leur faut-il? Comment parvient-on à les dompter? A quel usage les emploie-t-on? Vivent-ils long-temps? — Voilà bien des questions, mon cher ami. Je vais tâcher de répondre à toutes, d'après des renseignemens puisés dans les meilleures sources.

Les éléphans, dans l'état sauvage, aiment le bord des fleuves, les profondes vallées, les lieux ombragés et les terrains humides. Ils ne peuvent se passer d'eau, et la troublent avant que de la boire, ainsi que le fait le chameau. Ils en remplissent souvent leur trompe, soit pour la porter à leur bouche, ou seulement pour se rafraîchir le nez, et s'amuser en la répandant à flot, ou l'aspergeant à la ronde. Ils ne peuvent supporter le froid, et souffrent aussi de l'excès de la chaleur; car, pour éviter la trop grande ardeur du soleil, ils s'enfoncent, autant qu'ils peuvent, dans la profondeur des forêts, et se baignent aussi fort souvent. — Quoi!

le volume énorme de leur corps ne les entraîne pas au fond de l'eau? —Non, mon ami, ce volume leur nuit moins qu'il ne leur aide à nager. Ils enfoncent moins dans l'eau que les autres animaux, et d'ailleurs la longueur de leur trompe, qu'ils redressent en haut, et par laquelle ils respirent, leur ôte toute crainte d'être submergés.

L'éléphant a l'ouïe très-bonne, et l'odorat exquis. Il aime avec passion les parfums de toute espèce, et sur-tout les fleurs odorantes. Il les choisit, il les cueille une à une; il en fait des bouquets, et, après en avoir savouré l'odeur, il les porte à sa bouche, et semble les goûter.

Les alimens ordinaires de ces animaux sont des racines, des herbes, des feuilles et du bois tendre. Ils mangent aussi des fruits et des grains; mais ils dédaignent la chair et le poisson. Lorsque l'un d'entr'eux trouve quelque part un pâturage abondant, il appelle les autres, et les invite à venir manger avec lui. Comme il leur faut une grande quantité de fourrage, ils changent souvent de lieu; et lorsqu'ils arrivent à des terres ensemencées, ils y font un dégât pro-

digieux. Leur corps étant d'un poids énorme, ils écrasent et détruisent dix fois plus de plantes, avec leurs pieds, qu'ils n'en consomment pour leur nourriture. Les Africains, pour garder leurs champs, allument, de côté et d'autre, des feux dont l'éclat les épouvante.

Il est aisé de voir, par la quantité d'alimens qu'il faut journellement à cet animal, qu'il est très-coûteux à nourrir. Il consomme plus, en huit jours, que ne consommeraient trente nègres. *Thompson* vous effraierait s'il vous disait tout ce que mangent, dans une journée, les deux éléphans qu'il gouverne. Mais vous en serez moins surpris, en pensant que le petit éléphant de la ménagerie de Versailles mangeait chaque jour (sans comprendre ce qui lui était donné par ceux qui le visitaient) quatre-vingts livres de pain, douze pintes de vin, et deux seaux de potage, où il entrait quatre ou cinq livres de pain. Au lieu de potage, on lui donnait de deux jours l'un deux seaux de riz cuit dans l'eau. Il avait aussi, tous les jours, une gerbe de bled pour s'amuser; car, après avoir mangé les grains des épis, il faisait des poignées de paille dont

il chassait les mouches, et prenait plaisir à la rompre par petits morceaux, ce qu'il faisait fort adroitement avec le bout de sa trompe.

Les éléphans rendent des services proportionnés à leur force. Ils portent toute sorte de fardeaux d'un poids énorme, jusqu'à de petites pièces de canon sur leur affût. En Perse et aux Indes, les femmes de distinction et les grands seigneurs voyagent sur ces animaux : on dispose sur leur dos de larges pavillons richement ornés, dans lesquels plusieurs personnes peuvent se coucher ou s'asseoir. On leur fait aussi porter des tours, dans lesquelles on place plusieurs hommes armés pour la guerre. Ces tours, au moins dans certains endroits, sont longues et larges comme un grand lit, et placées en travers sur le dos de l'éléphant : elles peuvent contenir six ou sept personnes assises à la manière des Levantins.

La charge du plus fort éléphant est de plus de trois mille livres : lorsqu'on le presse, il peut faire en un jour le chemin de six journées. Il peut courir au galop. Lorsqu'on est poursuivi par cet animal, on ne

peut l'éviter qu'en faisant des détours, parce qu'il n'est pas aussi prompt à se retourner de côté qu'à marcher en avant.

La chasse de l'éléphant se fait différemment dans les divers pays, et suivant la puissance et les facultés de ceux qui leur font la guerre: car au lieu de construire, comme les rois de l'Asie, des murailles, des terrasses, ou de faire des palissades, des parcs, ou de vastes enceintes, les pauvres nègres se contentent de creuser sur leur passage des fosses assez profondes pour qu'ils ne puissent en sortir lorsqu'ils y sont une fois tombés.

Quoique l'éléphant soit supérieur à tous les autres quadrupèdes par la masse, qu'il ait dans sa trompe et dans ses longues et vigoureuses défenses des armes terribles, il est cependant attaqué et vaincu par d'autres animaux féroces, dont quelques-uns ont la force jointe à la légéreté des mouvemens. Ses ennemis sont: le *tigre*, le *lion*, les *serpens*, le *rhinocéros*, sur-tout l'homme qui emploie divers moyens pour l'attraper, le réduire en esclavage, ou le faire mou-

rir pour lui enlever ses défenses d'ivoire.

Il y a beaucoup d'incertitude sur le temps de la portée de la femelle de l'éléphant, et sur la durée du temps qu'elle allaite son petit. On soupçonne qu'elle n'en produit qu'un seul tous les deux ou trois ans. La durée de la vie de ces animaux n'est guère mieux connue. Quelques auteurs ont écrit qu'il vivait quatre ou cinq cents ans ; d'autres deux ou trois cents ; et d'autres enfin cent vingt, cent trente, ou cent cinquante ans. Au reste, la captivité, et plus encore la disconvenance du climat, abrègent de beaucoup leur vie. Quelque soin qu'on en prenne, l'éléphant ne vit pas long-temps dans les pays tempérés, encore moins dans les climats froids. L'éléphant de la ménagerie de Versailles mourut à l'âge de dix-sept ans.

Oh ! s'écria Gustave, j'espère que ceux-ci vivront davantage. Ils paraissent très-vigoureux. Mais, quoi ! les laissera-t-on toujours enfermés dans ces loges obscures ? ne leur procurera-t-on jamais le plaisir de la promenade ? Il me semble qu'il serait bon de leur faire respirer l'air.

—Vous avez raison, mon cher ami; et j'aime à vous annoncer que vos vœux, à cet égard, seront remplis. L'administration, chargée de la conservation de ces animaux précieux, leur fait préparer un grand parc, où, dans la belle saison, ils pourront être vus sans peine par tous ceux qui se promèneront dans le jardin. Mais je m'apperçois qu'il est temps de nous retirer; le citoyen *Thompson* a ouvert la porte, et nous fait signe qu'il est obligé de sortir. Venez, Gustave, suivons-le.

Nous le suivîmes en effet; mais quoique Gustave eût eu tout le temps nécessaire pour bien examiner les éléphans, il eut cependant du regret de les abandonner si tôt, et il desira vivement qu'ils fussent bientôt parqués au milieu du jardin, pour pouvoir aller quelquefois les contempler tout à son aise.

FIN.

E797
J41V